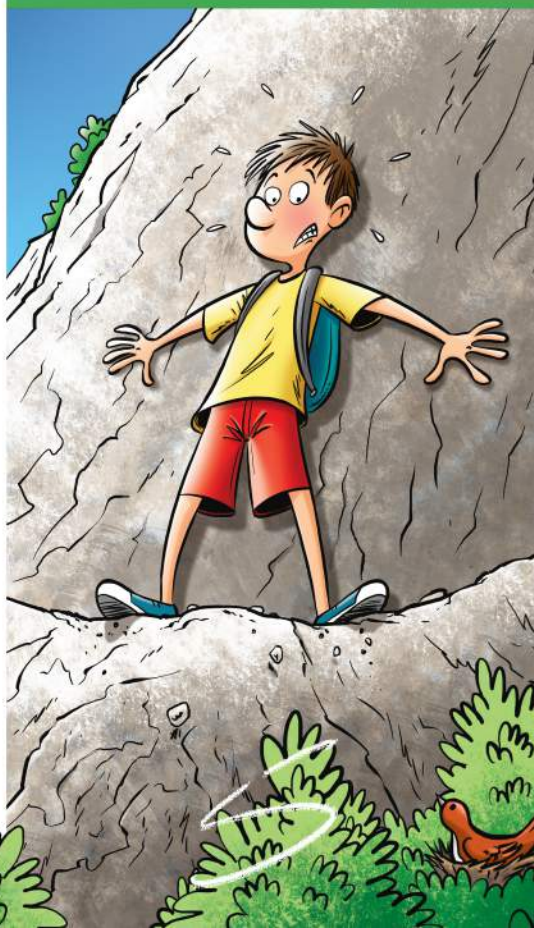


François Barcelo

# Napoléon Ratté, le conquérant du mont Chapeau









# **Napoléon Ratté, le conquérant du mont Chapeau**

Conquérir notre site n'est pas une chose très compliquée.  
Il suffit de taper : [www.soulieresediteur.com](http://www.soulieresediteur.com)



**Du même auteur :**

**Chez le même éditeur :**

**Le nul et la chipie**, illustré par Anne Villeneuve, 2004, Prix TD 2005. Prix du salon du livre de Trois-Rivières 2005 catégorie petit roman illustré. Finaliste au Grand prix du livre de la Montérégie 2005. 3e position au Palmarès de Communication-Jeunesse 2005.

**La fatigante et le fainéant**, illustré par Anne Villeneuve, 2006. Prix du Gouverneur Général du Canada 2007. Grand Prix du livre de la Montérégie/Prix du jury 2007. 5<sup>e</sup> position au Palmarès de Communication-Jeunesse 2008.

Finaliste au Prix Hackmatack 2007/2008.

**Le menteur et la rouspéteuse**, illustré par Anne Villeneuve, 2010. Prix d'illustration du salon du livre de Trois-Rivières, 2011. Finaliste au Prix Wallonie-Bruxelles 2011. Prix AQPF-Anel 2011.

**Napoléon Ratté, l'empereur du ballon rond**, illustré par Jean Morin, 2012. Finaliste au Prix Hackmatack 2013-2014.

**Le décrocheur et la suppléante**, illustré par Anne Villeneuve, 2013. Finaliste au Prix Hackmatack 2014-2015.

**Aux éditions Québec Amérique :**

Premier boulot pour Momo de Sinro, 1998. Premier trophée pour Momo de Sinro, 2000. Première blonde pour Momo de Sinro, 2001. Première enquête pour Momo de Sinro, 2002. Premier voyage pour Momo de Sinro, 2003. Premier rôle pour Momo de Sinro, 2005. Première étoile pour Momo de Sinro, 2006. Premier mariage pour Momo de Sinro, 2007. Premier roman pour Momo de Sinro, 2008. Premier frerot pour Momo de Sinro, 2009.

**Aux éditions Les 400 coups :**

illustré par Marc Mongeau

Petit héros dit ses premiers mots, 2002, Petit héros fait ses premiers pas, 2002. Petit héros fait ses premières dents, 2004. Petit héros fait pipi comme les grands, 2004. Petit héros s'habille tout seul, 2006, Petit héros monte les escaliers, 2006. Petit héros fait caca comme les grands, 2010. Petit héros boit sans dégâts, 2010.

**Site internet de l'auteur :**

[www.barcelo.ca](http://www.barcelo.ca)

**Napoléon Ratté,  
le conquérant  
du mont Chapeau**

*un roman de*  
**François Barcelo**  
*illustré par*  
**Jean Morin**



**SOULIÈRES  
ÉDITEUR**

[www.soulieresediteur.com](http://www.soulieresediteur.com)

case postale 36563 — 598, rue Victoria  
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec — du gouvernement du Québec.

Dépôt légal : 2014

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Barcelo, François, 1941-

*Napoléon Ratté, le conquérant du mont Chapeau*

(Chat de gouttière ; 48)

Pour enfants de 9 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-266-8

I. Morin, Jean, 1959- . II. Titre. III. Collection :  
Chat de gouttière ; 48.

PS8553.A761N36 2014 jC843'.54 C2014-940347-X

PS9553.A761N36 2014

Illustration de la couverture  
et illustrations intérieures :  
Jean Morin

Conception graphique de la couverture :  
Annie Penrec'h

Copyright © François Barcelo, Jean Morin  
et Soulières éditeur

ISBN 978-2-89607-266-8

ISBN PDF 978-2-89607-306-1



À mon seul et unique petit-fils Antoine,  
en espérant qu'un jour nous gravirons  
une montagne ensemble.



# 1



## Une montagne qui porte bien son nom

**E**n rentrant à la maison, Napoléon Ratté trouve son grand-père assis devant la table de la cuisine, en train de faire des mots croisés. D'ordinaire, Napoléon ne se permet pas de l'interrompre dans ce travail. Un travail, ça ? Oui, Lisandru Colonna est à la retraite et juge que les mots croisés du *Clairon du Centre* sont une tâche qu'il doit absolument accomplir tous les jours – sauf le dimanche, quand il n'y a pas de journal.

Mais aujourd'hui, Napoléon se permet de rompre le silence, parce qu'il a fait une découverte à la bibliothèque. C'est en rapport avec l'idole de son grand-père, l'em-

pereur Napoléon. Pourquoi son idole, alors que ce fut un tyran sanguinaire, d'après plusieurs historiens ? Tout simplement parce que les deux – l'empereur et le grand-père – sont nés en Corse. C'est une île dans la mer Méditerranée, au sud de la France. Elle fait d'ailleurs partie de la France. Beaucoup de Corses sont des admirateurs inconditionnels de Napoléon Bonaparte. Et Lisandru Colonna pourrait être le président de son fan-club.

— Regarde, Papy, dit Napoléon (le Ratté, pas le Bonaparte) en déposant devant lui le livre qu'il a rapporté de la bibliothèque.

— Dernière station, en huit lettres avec un *m* en quatrième, réplique Lisandru Colonna sans lever les yeux de ses mots croisés, pour faire comprendre à son petit-fils qu'il ne peut pas souffrir d'interruption dans ce travail qui exige la plus grande concentration.

— Terminus, répond Napoléon après avoir compté les lettres sur ses doigts.

Rien n'agace plus son grand-père que de voir son petit-fils trouver un mot avant lui. Mais sans son aide, il risquerait d'aller se coucher avant d'avoir résolu ses mots croisés. Et s'il tenait vraiment à ce

que Napoléon ne trouve pas ses mots, il n'aurait qu'à ne pas lui en demander.

— Ça m'étonne au plus haut point, mais ça rentre, constate le cruciverbiste en soupirant.

— Regarde, répète Napoléon.

Le vieil homme daigne poser les yeux sur le livre posé devant lui, juste à côté de la page des mots croisés. C'est un livre sur l'empereur Napoléon. Il n'a jamais vu celui-là, même s'il en a lu des dizaines sur le même sujet.

— Et puis ?

— Regarde son chapeau.

Sur la couverture, l'empereur est debout, comme s'il posait pour un photographe alors que la photographie n'existait pas encore. Il a sa pose caractéristique, avec une main glissée entre les boutons de son pourpoint blanc. Et il porte un chapeau. Napoléon Ratté sait que ça s'appelle un bicorne : il a des pointes qui ressemblent vaguement à des cornes et le préfixe *bi* veut dire deux, comme dans *bicyclette* et *bilingue* (mais pas dans *bidon*, puisque deux dons ne formeront jamais un bidon).

— Qu'est-ce qu'il a, son chapeau ?

— Tu ne remarques rien ?

Lisandru regarde l'image attentivement. Le chapeau n'a rien de remarquable. C'est même le chapeau avec lequel on représente le plus souvent Napoléon Premier.

— Je donne ma langue au chat.

Il n'y a pas de chat chez eux, mais Napoléon sait qu'il ne faut pas prendre cette expression au pied de la lettre. Même « au pied de la lettre » ne doit pas être pris au pied de la lettre, puisqu'une lettre n'a ni plante ni orteils. Comme son grand-père semble incapable de deviner, il lui donne la réponse :

— Le chapeau a la même forme que le mont Chapeau.

Le mont Chapeau est la seule montagne des environs. Plutôt petite, pour une montagne. Napoléon a calculé qu'elle est vingt-sept fois moins haute que la plus haute du monde. Mais comme il n'y en a pas d'autre dans les environs, le mont Chapeau est peut-être aussi visible que l'Everest au milieu de l'Himalaya.

Le grand-père approche son nez du livre et examine l'image.

— C'est pourtant vrai, admet-il.

Et un sourire éclaire son visage. Il y a au Québec une montagne qui est, en

quelque sorte, le sosie du chapeau de son idole. Les deux ont la même silhouette, avec des pentes de plus en plus abruptes qui montent vers un sommet parfaitement arrondi.

— On dirait même, hasarde Napoléon, que l'empereur a fait faire son chapeau par quelqu'un qui aurait vu notre mont Chapeau.

Son grand-père examine le chapeau, le compare aux souvenirs qu'il a de la montagne. On peut la voir, depuis le balcon. Pour plus de sûreté, il se lève, sort avec



le livre sur le balcon, suivi de Napoléon. Il lève l'image en direction du mont Chapeau, compare les deux silhouettes. Il en conclut :

— Non, c'est le contraire. C'est évident : ce sont les constructeurs de la montagne qui ont imité le chapeau de l'empereur.

Napoléon s'apprête à protester. La montagne n'a pas été construite par des humains. Elle est là depuis des milliers d'années. Même si c'était une montagne artificielle, pourquoi ses constructeurs se seraient-ils inspirés d'un chapeau en particulier, alors qu'elle ressemble à beaucoup de chapeaux ? D'ailleurs, il n'a fait remarquer la ressemblance que pour faire plaisir à son grand-père.

— Je plaisante, dit Lisandru après avoir réfléchi quelques secondes et constaté que la ressemblance n'est qu'un caprice de la nature, puisque celle-ci n'avait aucune connaissance de la manière dont l'empereur se coifferait des dizaines de siècles plus tard.

Ouf ! songe Napoléon en reprenant le livre. L'affaire est close. On n'en reparlera plus. Il croyait faire plaisir à son grand-père. Il a réussi à moitié.

— Mais je te promets une chose, ajoute

Lisandru : je vais faire l'escalade du mont Chapeau dès cet été.

Napoléon doute que son grand-père soit capable de faire une pareille escalade. Peu de gens sont montés jusqu'en haut. Surtout, personne de cet âge. Il a entendu parler d'un passage particulièrement difficile, qu'on a surnommé « la coulée de la mort » même s'il ne s'y est jamais tué personne. C'est une montée abrupte remplie de cailloux qui ont tendance à débouler en vous entraînant avec eux vers un précipice.

L'an dernier, un groupe de cégépiens ont fait l'escalade pour fêter l'obtention de leurs diplômes. Deux garçons ont dégringolé avec les cailloux de la coulée de la mort. Ils ont évité de justesse la chute au fond d'un précipice. Il n'empêche que l'un d'eux s'est cassé le bras. L'autre s'est foulé une cheville.

Mais Napoléon sait que son grand-père est obstiné comme un troupeau d'ânes. Peut-être même autant qu'une bande de collégiens qui ont décidé de faire les fous. Qu'est-ce que Napoléon pourrait faire pour qu'il change d'avis ? Rien du tout, c'est évident.

— Si tu veux, tu peux venir avec moi,

ajoute le vieil homme.

Et Napoléon est bien obligé de dire oui. Il ne peut pas laisser son grand-père affronter seul la coulée de la mort et tous les dangers que représente une expédition en montagne.

Pour la première fois, il songe qu'il va peut-être mourir en même temps que son grand-père, malgré leur différence d'âge.

## 2



### Les crocodiles ont-ils froid aux yeux ?

— **E**st-ce qu'on va en parler à maman ? demande Napoléon. Elle va dire non, c'est sûr.

Son père dirait probablement oui. Il veut que son fils soit actif et sportif et il ne demanderait pas mieux que de le voir s'adonner à la randonnée pédestre. Par contre, la mère de Napoléon est aussi la fille de Lisandru et elle va sûrement refuser que celui-ci se lance dans une pareille expédition à son âge. Et cela mettrait fin à cette expédition, potentiellement mortelle, avant même qu'elle ait commencé.

— Oui, reconnaît le grand-père. Gaby a parfois tendance à être trop protectrice à ton égard. Il est vrai que tu es son fils unique, mais ce n'est pas une raison.

Napoléon ne proteste pas. Pourtant, sa mère aurait sans doute beaucoup plus peur pour son père que pour son fils.

— Par contre, tu as sûrement entendu parler de sir Edmund Hillary ? demande ensuite Lisandru.

— Sœur Edmonde Elle-a-Ri ? répète Napoléon en prononçant comme il l'a entendu.

— Exactement. Sir Edmund Hillary a été le premier occidental à escalader l'Everest. Penses-tu qu'il a demandé la permission de sa mère avant de se lancer dans son projet de conquérir le plus haut sommet de la planète ?

Napoléon a entendu parler de sir Edmund Hillary, le conquérant du mont Everest, dont le nom ne se prononce Sœur Edmonde Elle-a-Ri que si on parle avec l'accent corse.

Partir sans prévenir ses parents lui semble imprudent. Hillary n'était ni un vieillard ni un enfant, et il était accompagné d'un sherpa – un guide népalais habitué à la montagne. S'ils ne préviennent

personne de leur expédition, que se passera-t-il si le grand-père de Napoléon, ou lui-même, ou les deux s'égarèrent ou se cassent une jambe ? Les secouristes ne sauront pas où leur venir à l'aide. Et ils risquent de mourir de faim, de soif ou de douleur, quelque part au flanc du mont Chapeau.

Son grand-père devine ses hésitations. Mais il trouve vite une solution.

— Voici ce que nous allons faire. Nous nous lancerons à l'aventure sans rien leur dire, dès qu'ils seront partis travailler, ce jour-là. Mais nous leur laisserons une note qu'ils ne pourront lire qu'après notre départ. Comme ça, s'il nous arrive quelque chose, ils sauront au moins où retrouver nos cadavres.

On ne peut pas dire que cette idée sourie particulièrement à Napoléon. Il a même l'impression que ça lui donne froid dans le dos. Pour vérifier, il tâte son dos, le plus loin qu'il le peut avec sa main droite.

Non, il n'a pas le dos plus froid que le ventre.

« C'est seulement une autre expression, conclut-il. C'est comme dire de quelqu'un qui n'a peur de rien qu'il n'a

pas froid aux yeux. Ou qu'on verse des larmes de crocodile quand on n'est pas un crocodile. »

Les crocodiles n'ayant pas peur de grand-chose, Napoléon se demande s'ils versent des larmes froides. Cela lui fera une raison de plus d'aller faire des recherches dans la section Documentaire, à la bibliothèque.

# 3



## Jamais deux sans trois

**N**apoléon a promis de ne rien dire à ses parents. Mais il n'a pas promis de ne pas en parler à la fille dont il aime se dire qu'elle est sa blonde, même si elle n'est pas blonde du tout : elle a des cheveux châtain. Il n'est pas question de lui suggérer de se teindre les cheveux. Napoléon aimerait seulement qu'elle devienne son amoureuse officielle. Il aurait envie de lui demander ce qu'elle en pense, mais il a trop peur qu'elle dise non. En tout cas, elle est sa meilleure amie. C'est déjà ça. Elle est la fille la plus gentille qu'il connaisse et s'appelle Vanessa Romanov. Et rien n'interdit à Napoléon

de lui parler de leur projet d'escalade. De la même manière qu'il serait bien étonnant que sir Edmund Hillary se soit lancé à la conquête de l'Everest sans en dire un mot à sa femme, à sa blonde ou à son amoureuse, justement pour qu'elle sache où trouver son cadavre en cas de désastre.

Il s'empare du téléphone et va s'enfermer dans sa chambre, au cas où un de



ses parents arriverait de travailler. Et aussi pour éviter que son grand-père ne l'entende dévoiler leur projet. Lisandru Colonna ne lui a pas interdit d'en parler

à Vanessa Romanov, mais il ne lui a pas permis, non plus, de partager leur secret avec elle. Napoléon a déjà lu quelque part qu'un secret, c'est une chose qu'on ne dit qu'à une seule personne à la fois. Et il est incapable de cacher à Vanessa une nouvelle pareille. D'autant plus que l'escalade du mont Chapeau est un acte héroïque, et Napoléon a très envie de passer pour un héros aux yeux de sa quasi-blonde.

— Allô, Vanessa ! Devine ce que je vais faire avec mon grand-père...

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demande Vanessa pour gagner du temps parce qu'il est impossible de deviner ce que Napoléon va faire avec son grand-père tant qu'il ne le lui aura pas dit.

— On va escalader le mont Chapeau !

Il y a un silence, et voilà Napoléon très embarrassé. Il aurait mieux fait de tenir sa langue (ce qui n'est jamais facile, même s'il n'est pas vraiment question de tenir sa langue à deux mains). Que faire si Vanessa lui interdit cette expédition ? Ou si elle le dénonce à ses parents ? À supposer que Vanessa aime Napoléon le moins, elle ne peut pas le laisser se lancer dans une aventure aussi périlleuse, avec un compagnon si âgé.

Mais le silence n'est pas bien long, parce que Vanessa s'exclame, avec enthousiasme :

— Moi aussi, j'y vais !

Sans doute a-t-elle deviné que si elle avait demandé « Est-ce que je peux y aller ? », Napoléon aurait répondu non, ou « Il faut que j'en parle à mon grand-père ». La meilleure façon de contourner ce problème : annoncer sa décision sans plus attendre.

Voilà Napoléon bien embêté, tout à coup. Oui, ce serait bien que Vanessa les accompagne. Mais...

— C'est trop dangereux, bredouille-t-il.

— Si c'est dangereux, je ne te laisse pas y aller, proteste Vanessa non sans raison.

— Oui, mais moi je suis un...

Napoléon s'arrête juste à temps. Mais elle a compris.

— Toi, tu es un gars et moi, une fille ? Et puis après ? Il y a des femmes qui montent au sommet de l'Everest presque tous les jours. L'alpinisme, ce n'est pas réservé aux hommes. Dis-moi ce qui, dans l'anatomie des garçons, leur rend ça plus facile qu'aux filles ?

Revoilà Napoléon encore plus embêté. Parce qu'il ne voit pas du tout, dans le corps des garçons et dans celui des filles,

des différences qui rendraient les uns ou les autres plus aptes à faire de l'alpinisme – ou pratiquement n'importe quelle autre activité. D'ailleurs, Vanessa est une bien meilleure sportive que lui, que ce soit au soccer ou dans d'autres sports. Probablement aussi en alpinisme, s'ils en faisaient tous les deux.

Il se réfugie derrière une dernière ligne de défense :

— Mon grand-père ne voudra jamais. Je pense qu'il aimerait mieux une activité entre grand-père et petit-fils.

— Tu lui as demandé s'il refusait que j'y aille moi aussi ?

— Non.

— Vas-y. Tout de suite. Je t'attends.

Napoléon dépose le téléphone sur son lit, sort de sa chambre. Son grand-père est toujours devant sa grille de mots croisés. Napoléon se demande comment lui présenter la chose de façon à ce qu'il refuse. Parce que s'il est prêt à risquer sa vie et celle de son grand-père, il n'est pas question de risquer celle de Vanessa.

— Papy, il y a quelqu'un d'autre qui voudrait nous accompagner.

— Impossible. La conquête du mont Chapeau, c'est une excursion réservée

aux Corses. Et aux demi-Corses, bien sûr. Et ce quelqu'un d'autre est-il corse ? Ou au moins à moitié, comme toi ?

Napoléon ne le corrige pas. C'est sa mère qui est à moitié corse et elle s'est mariée avec un homme absolument pas corse, pour faire un enfant qui est, en calculant soigneusement, un quart de Corse. La partie semble gagnée.

— Non, pas du tout corse. En plus, c'est une fille.

Napoléon a trop parlé. Son grand-père change d'idée, tout à coup. Il n'y a d'ailleurs personne d'autre que lui-même qui soit capable de le faire changer d'avis.

— C'est Vanessa ? Ah, mais ça change tout ! Tu aurais dû le dire tout de suite. Je suis sûr qu'elle est très douée pour la montagne. D'ailleurs, les femmes valent bien les hommes dans ce domaine. J'ai lu dans le journal qu'une femme avait réussi à monter au sommet de l'Everest deux fois en une seule semaine. Et à redescendre deux fois aussi, ce qui n'est pas tellement plus facile. Alors, je suis sûr que Vanessa va arriver au sommet du mont Chapeau aussi facilement que toi. Peut-être même que moi.

Devant des arguments pareils, Napoléon n'a plus qu'une chose à faire :

retourner dans sa chambre, reprendre le téléphone et annoncer à Vanessa qu'elle peut se joindre à l'expédition. Elle est enchantée :

— Comme ça, si jamais il arrive quelque chose à ton grand-père, on sera deux pour le ramener.

Difficile de ne pas le reconnaître. Et Napoléon songe pendant une seconde que si c'est lui qui se casse une jambe, ils seront deux pour le ramener au pied de la montagne. Mais il garde ça pour lui. Il rappelle plutôt à Vanessa que leurs parents à tous les deux ne doivent rien savoir de leur expédition.

Vanessa est d'accord. Elle aussi trouve que les parents ont la fâcheuse habitude de s'inquiéter pour rien.

— Tu as raison. Si on leur dit qu'on va escalader une montagne, ils vont tout de suite nous imaginer en train de faire une chute et de nous casser le cou.

Après avoir raccroché, Napoléon a un frisson, parce qu'il imagine tout à coup qu'il fait une chute depuis le sommet du mont Chapeau. Et qu'il se casse une jambe, un bras, ou même le cou.

Il essaie de se consoler en se disant que se casser le cou, c'est comme les larmes de

crocodile : une autre expression à ne pas prendre au pied de la lettre. Par exemple, on peut fort bien dire que quelqu'un s'est cassé le cou même s'il ne s'est cassé que les deux jambes, les deux bras et la colonne vertébrale.

# 4



## Des ruses de Hurons

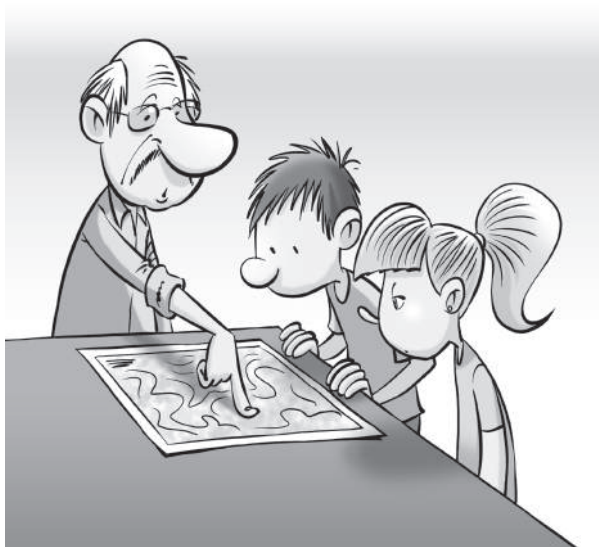
**P**our éviter que les parents de Napoléon et de Vanessa se doutent de quelque chose, il faut déployer des ruses de Sioux (là encore, c'est une façon de parler, parce qu'il y a sûrement des Sioux moins rusés que beaucoup de Hurons, d'Innus, de Cris ou de Mohawks).

Les trois grimpeurs se réunissent plusieurs fois, toujours vers deux heures de l'après-midi. À cette heure-là, ils ont suffisamment joué (au soccer ou à d'autres sports pour les deux plus jeunes et à la pétanque au parc de la sixième avenue pour le plus vieux). Les parents de Napoléon ne rentrent jamais du travail avant trois heures.

On se rencontre chez Napoléon et Lisandru.

Nos trois futurs alpinistes ont d'abord décidé qu'il valait mieux passer la nuit quelque part sur le mont Chapeau avant de se lancer vers le sommet. Ils ont examiné la montagne avec des jumelles, depuis le balcon. Il y a, justement, un peu plus qu'à mi-chemin du sommet, un plateau où ils pourront planter leurs tentes.

— Ce sera notre camp de base, a décidé le grand-père de Napoléon, comme si son âge faisait nécessairement de lui



le chef de l'expédition. C'est comme pour l'Everest. Les alpinistes ne s'attaquent jamais au sommet dès leur arrivée au pied de la montagne. Cela nous permettra de nous acclimater au manque d'oxygène, pour faire le reste de l'escalade du sommet le lendemain matin, frais et dispos.

Vanessa aurait envie de faire remarquer que l'altitude du mont Chapeau n'est que de 323 mètres, et que ce n'est pas assez élevé pour qu'on ait à s'y habituer. Mais il paraît qu'on a de là-haut une vue splendide sur la plaine et sur la ville. Ce sera un excellent endroit pour faire du camping agrémenté d'un feu de camp.

Lisandru a aussi décidé qu'on partirait un vendredi matin, dès que les parents de Vanessa et de Napoléon seront allés travailler. Les jours de semaine, il y a un autobus qui s'arrête au pied de la montagne. Il n'y a pas d'autobus le samedi, mais dans la note aux parents de Napoléon on va leur demander d'aller les chercher en auto vers midi, le samedi. Lisandru va rédiger cette note, qu'on laissera sur la table de la cuisine au moment de partir. « Si c'est moi qui signe, ça va les rassurer. » Les jeunes n'en sont pas absolument sûrs, mais ne s'y opposent pas.

Pour le matériel, Napoléon et Vanessa ont dressé une liste de tout ce qu'il faut. Lisandru aurait voulu qu'on apporte des piolets et qu'on trouve des crampons et des guêtres au cas où il y aurait de la neige en altitude. Mais Vanessa a fait valoir qu'en juillet les risques de tempête de neige sont extrêmement limités. Elle et Napoléon ont seulement accepté qu'on apporte une corde pour faire une cordée dans les passages dangereux.

— Ce qu'il y a de bien quand on s'attache tous en cordée, a expliqué Lisandru, c'est que si l'un de nous tombe, les autres peuvent le retenir.

Et il a ajouté, sans perdre sa bonne humeur :

— À moins que ça nous fasse tomber tous les trois.

Ni Vanessa ni Napoléon ne se sont trop inquiétés. Ils n'ont pas vraiment peur que ça leur arrive. Les cégépiens se sont blessés parce qu'ils ont fait l'ascension en pleine nuit. Eux, ils la feront en plein jour, et la corde sera inutile. Mais si Lisandru tient à apporter une corde, pourquoi pas ?

Vanessa a un bon sac à dos et une tente assez grande pour deux, mais plus

confortable pour une seule personne. Lisandru a un ami qui lui prête deux sacs et deux petites tentes à une place. Il faut aussi apporter un canif suisse (celui de Lisandru a douze lames, pas une de moins), trois assiettes, des ustensiles et de quoi manger.

— Il vaut mieux manger froid, explique Lisandru. Autrement, il faudrait un réchaud, des casseroles et des bonbonnes de gaz. La pire erreur, en montagne, c'est de se surcharger. Pas de vêtements de rechange, non plus. Si on transpire beaucoup, le pire qui peut nous arriver, c'est qu'on pue tous les trois. Et quand on est trois à sentir mauvais, on ne s'aperçoit pas que les autres puent.

— On apporte des brosses à dents ? demande Napoléon.

— Bien sûr, répond Lisandru qui s'en serait passé mais ne peut pas refuser. Par contre, un seul tube de dentifrice suffira pour les trois.

— Je m'occupe du dentifrice, propose Vanessa. J'ai un tube à moitié vide.

Le jeudi, veille du départ, elle entend à la radio que la météo prévoit un orage pour le lendemain soir. Peut-être vau-

drait-il mieux reporter l'expédition à la semaine prochaine ?

— Ils se trompent tout le temps, proteste Lisandru. S'ils annoncent de la pluie, je parie qu'il va faire soleil toute la nuit. De toute façon, en altitude, on est au-dessus des nuages.

Napoléon s'abstient de faire remarquer que le sommet du mont Chapeau n'est presque jamais au-dessus des nuages. Et Vanessa se retient d'ajouter qu'il ne fait jamais soleil la nuit.

5



## Petit drapeau, gros problème

**E**nfin vendredi.

Les parents de Napoléon partent travailler vers sept heures, comme tous les jours. Et son grand-père se hâte de sortir de sous son lit le matériel qu'il y a caché.

Le téléphone sonne. Napoléon répond. C'est Vanessa.

— Mon père est parti. J'arrive.

Elle est bientôt là. On met l'équipement sur la table de la cuisine pour s'assurer qu'on ne manque de rien. Tout y est. Y compris les trois tentes enveloppées dans leur sac. Elles entrent toutes dans le sac à dos de Napoléon. Vanessa met dans le sien les couverts, trois bouteilles d'eau,

la corde soigneusement enroulée, sans oublier le dentifrice et les trois brosses à dents. Le grand-père voulait emporter trois sacs de couchage, mais on manque de place et Vanessa a fait valoir qu'il ne fait jamais si froid en juillet, même au sommet du mont Chapeau. Dans son sac, il met plutôt la nourriture. Mais il a l'air embêté parce qu'il ne reste pas assez d'espace pour un objet lourd, enveloppé dans une serviette soigneusement ficelée avec un cordon.



— Qu'est-ce que c'est ? demandent les jeunes.

— Une surprise. Vous verrez quand on sera au sommet.

Les jeunes n'insistent pas. S'il a décidé de ne rien révéler sur la nature de cet objet, il ne dira rien. « Une vraie tête de mule », songe encore Napoléon qui n'a pourtant jamais vu une mule de toute sa vie. Il pense d'ailleurs qu'on devrait plutôt dire que ce sont les mules qui ont une tête de Colonna.

— Prends-le, Napoléon. Mais fais-y bien attention. Et ne regarde pas ce que c'est tant qu'on ne sera pas au sommet.

— Oui, répond Napoléon qui réussit à trouver à l'objet une place au milieu des trois tentes, parce que c'est lui qui a le plus grand sac à dos.

— Tu le jures ? Toi aussi, Vanessa ?

Les jeunes répondent oui.

— J'oubliais le plus important ! s'exclame Lisandru en se précipitant vers sa chambre.

Il revient avec une enveloppe qu'il dépose sur la table.

C'est la lettre qui demande aux parents de Napoléon de venir les chercher demain midi au pied du mont Chapeau et

de prévenir le père de Vanessa qu'ils sont partis en expédition.

Napoléon voit que son grand-père a écrit quelque chose sur l'enveloppe. Il y jette un coup d'œil.

« À N'OUVRIR QUE DEMAIN MATIN », est-il écrit en grosses lettres.

Mais il est évident que les parents de Napoléon vont ouvrir l'enveloppe dès qu'ils la verront en arrivant, cet après-midi. Sur les deux, il y en a au moins un dont la curiosité va l'emporter. À moins qu'ils se querellent pour savoir qui va l'ouvrir.

Cela donne à Napoléon une meilleure idée.

Dans leur rue, ils ont encore l'ancien système de livraison du courrier. Il y a quelques années, c'était un chemin de campagne, et le courrier était livré en auto. Le facteur déposait les enveloppes et les colis dans des boîtes aux lettres posées sur des poteaux le long de la route. Ces boîtes étaient ornées d'une espèce de drapeau rouge en métal, que le facteur relevait pour montrer qu'il y avait du courrier dans la boîte. Cela évitait de sortir pour voir s'il y avait du courrier. Quelques années plus tôt, quand la ville s'est agrandie, la Société des postes a voulu rempla-

cer ce système par un facteur à pied qui aurait fait la livraison aux portes des logements. Mais les résidants s'y sont opposés parce que les gens s'opposent par principe à tout changement. Le *Clairon du Centre* a soutenu leur campagne. Une pétition a été signée. La Société des postes a cédé, et le courrier est toujours livré dans des boîtes à drapeau rouge.

Pendant que son grand-père va faire un tour aux toilettes, Napoléon s'empare de l'enveloppe, sort et court à la boîte aux lettres dont le drapeau rouge est déjà levé, parce que le facteur passe très tôt dans ce secteur. Il baisse le drapeau, prend le courrier et met l'enveloppe dans la boîte avant de remonter et de déposer une pile de circulaires sur la table. Son grand-père pensera que l'enveloppe est cachée dessous.

— Comme ça, ils ne la trouveront que demain matin, explique-t-il à Vanessa qui l'interroge du regard. Autrement, je les connais : ils vont l'ouvrir en arrivant cet après-midi et ils pourraient nous rattraper avant qu'on soit au sommet.

Vanessa grimace, parce qu'elle n'est pas sûre que ce soit une bonne idée. Napoléon comprend que ses parents pour-

raient obéir à l'ordre de l'enveloppe, et ne l'ouvrir que dimanche matin. Aurait-il mieux fait de rayer « demain » et d'écrire « samedi », à la place ?

Ce serait plus clair, mais il est inimaginable que son père ou sa mère n'ouvre pas l'enveloppe en la découvrant dans la boîte aux lettres, demain matin. De toute façon, il est trop tard pour changer d'avis, parce que Lisandru sort des toilettes et se coiffe de son chapeau à larges rebords, en s'exclamant :

— Allez, les jeunes, on y va ! Sinon on va manquer l'autobus.

Et tous les trois mettent leur sac à dos à leur place – sur leur dos – et se dirigent vers la porte qui s'ouvre sur l'aventure.

En descendant l'escalier, Napoléon se rend compte qu'il a oublié quelque chose. Pas une chose à emporter, mais une chose à faire : sa chambre. Il a conclu une entente avec ses parents. Ils font les repas et la lessive, ils paient le loyer, le chauffage et tout le reste. Et lui, il fait son lit tous les matins et range sa chambre tous les jours. Dans le fond, il y gagne au change.

Mais dans l'excitation du départ, il a complètement oublié. Va-t-il faire demi-tour, quitte à faire rater l'autobus à

tout le monde ? Il n'en est pas question. Il est d'ailleurs impossible d'imaginer sir Edmund Hillary retarder la conquête de l'Everest parce qu'il aurait oublié de faire son lit.



# 6



## Napoléon, homme de fer ?

**L**es voilà à l'arrêt d'autobus. Et l'autobus arrive à l'heure indiquée sur le panneau de l'horaire : 9 h 47.

— C'est bien la première fois qu'il est à l'heure, ironise Lisandru.

Il n'a jamais pris l'autobus à cet arrêt – ni ailleurs dans la ville. Il est seulement convaincu que les horaires d'autobus sont, comme par définition, aussi imprécis que la météo.

Il faut une bonne demi-heure pour traverser la ville et ensuite rouler jusqu'au chemin du Sentier, où commence, justement, le sentier qui mène au sommet du mont Chapeau.

— À quelle heure vous repassez pour

retourner en ville ? demande Napoléon au chauffeur au moment de descendre de l'autobus.

— À onze heures et quart. Dans une demi-heure.

Ils descendent de l'autobus, replacent leur sac sur leur dos et traversent la route.

— Pourquoi tu lui as posé cette question-là ? demande Vanessa.

— Quelle question ?

— À quelle heure il revient.

— Juste pour savoir.

Vanessa fronce les sourcils, mais ne pousse pas l'interrogatoire plus loin. Napoléon veut sans doute éviter que son grand-père ne l'entende.

La vérité, c'est que Napoléon est tenté de demander aux deux autres de renoncer à leur projet et de reprendre l'autobus pour rentrer à la maison. Pourquoi ? Pas pour faire son lit. Mais parce qu'il vient de songer à un autre problème avec le drapeau rouge.

Demain matin, c'est samedi. Le facteur ne passera pas. Il ne lèvera donc pas le drapeau rouge pour signaler qu'il y a du courrier, puisqu'il n'y aura pas de courrier à distribuer.

Les parents de Napoléon n'auront aucune raison d'aller voir ce qu'il y a dans

leur boîte aux lettres, puisque le drapeau rouge ne sera pas levé. Ils ne trouveront pas l'enveloppe. Pas avant lundi, en tout cas. Ils vont être inquiets à mourir. Surtout, ils ne viendront pas au rendez-vous du chemin du Sentier, demain midi. Comme il n'y a pas d'autobus en fin de semaine, les explorateurs devront rentrer à pied. L'autobus a mis trente minutes pour les amener ici.

Un bus, ça va dix fois plus vite qu'un piéton. Si Napoléon calcule bien, il leur faudra cinq heures pour revenir à la maison. Et ils seront déjà fatigués, après la descente à pied du sommet de la montagne et leur escalade de la veille. Vanessa



serait sûrement capable de marcher ou courir cette distance. Mais il est douteux que son grand-père y parvienne.

Heureusement, Napoléon a tout à coup une meilleure idée : il va demander aux autres de l'attendre là, en leur laissant son sac, et lui va courir tout seul. Ça devrait lui prendre deux ou trois heures, puisqu'on court à peu près deux fois plus vite qu'on marche, et il reviendra chercher les autres en auto avec son père ou sa mère.

Ça ne devrait pas être si difficile, courir une vingtaine de kilomètres. Il y a des gens qui font des triathlons. Le mot commence par *tri*, parce que ça réunit trois épreuves sportives en une. Les plus longs triathlons sont les compétitions Ironman. Cela veut dire Homme de fer. Napoléon en a vu à la télévision. Il y a 3800 mètres à la nage. Plus 180 kilomètres à vélo. Et finalement un marathon entier : 42,195 kilomètres de course. Il paraît que le plus dur, ce sont les 195 derniers mètres. Si des athlètes sont capables de faire plus de quarante-deux kilomètres après la natation et le vélo, Napoléon est sûrement capable de courir une vingtaine de kilomètres après être descendu d'une

montagne vingt-sept fois plus petite que l'Everest.

Donc, après avoir encore bien réfléchi à la conquête du mont Chapeau, Napoléon renonce à renoncer.



# 7



## Ce qu'il y a de bien, avec les clins d'œil...

**A**u début, ils ne marchent pas dans un sentier. Ils sont sur une route goudronnée qui mène à trois maisons bâties au pied de la montagne. Passé les maisons, ils tournent à droite sur un chemin de terre qui commence à monter à travers une érablière dont les arbres dispensent une ombre agréable par une journée qui s'annonce chaude. Après l'érablière, le chemin devient un vrai sentier, si étroit qu'il faut marcher en file indienne.

Lisandru va devant, en tant que chef d'expédition autoproclamé. Et c'est Napoléon qui ferme la marche. Difficile

de parler lorsqu'on marche à la queue leu leu. Ça tombe bien, parce que Napoléon n'a rien à dire. Il se concentre sur l'ascension. Il n'a aucune idée du temps que ça prendra. Au moins une heure, peut-être cinq.

— Onze heures et demie, constate après quelque temps son grand-père, qui est le seul à avoir une montre.

Il dépose son sac par terre, près d'un ruisseau qui traverse le sentier de loin en loin. Et il s'assoit sur un tronc d'arbre abattu par la foudre. Ses compagnons font de même.

— C'est le temps de casser la croûte, décrète-t-il.

— Déjà ? s'étonne Vanessa.

— Pour une excellente raison, explique Lisandru. Tous les alpinistes te le diront : ce que nous mangeons avant d'aller plus loin, ça fait ça de moins à monter là-haut.

Vanessa fait un clin d'œil à Napoléon : elle lui signifie que son grand-père vient de prononcer ce qu'ils appellent tous les deux une colonnade. Ce mot est inspiré du mot lapalissade, qui vient d'un Français de l'ancien temps qui disait des choses tellement évidentes que c'en était ridicule. On raconte que sa veuve a fait inscrire



sur sa tombe « Ci-gît le Seigneur de La Palice. S'il n'était mort, il serait encore en vie. »

Napoléon se retient de faire remarquer à Vanessa que ce n'est pas une vraie colonnade, parce que ce qu'ils mangent maintenant, ils devront le transporter de toute façon jusqu'au sommet, que ce soit dans les sacs ou dans les ventres. Et Vanessa s'abstient de dire que la nourriture est dans le sac du grand-père et que ce n'est que lui qui en sera soulagé.

La baguette est rapidement avalée par les trois randonneurs, avec du saucis-

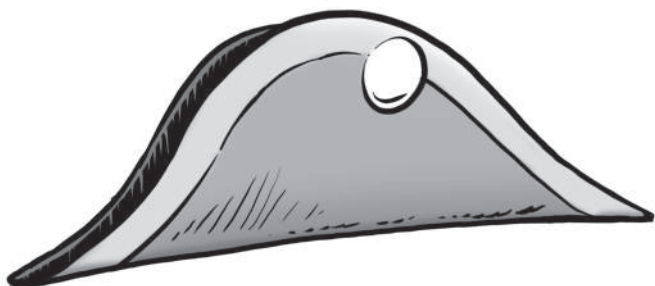
son tranché. C'est Lisandru qui a choisi et acheté les provisions. Il sent le besoin de justifier son choix :

— La charcuterie, ce n'est pas très bon pour la santé. Il y a trop de gras et trop de sel. Mais c'est encore pire quand on la garde trop longtemps hors du frigo. On peut même en mourir. Aussi bien manger le saucisson tout de suite. De toute façon, nous allons brûler des tonnes de graisse dans notre expédition.

Nouveau clin d'œil de Vanessa. Est-ce vraiment une autre colonnade ? se demande Napoléon. Il n'en est pas sûr, mais il lui répond par un clin d'œil.

Ce qu'il y a de bien, avec les clins d'œil, c'est qu'on peut leur faire dire n'importe quoi.

8



## **Un sommet qui n'est pas près de disparaître**

Quand on regarde de face le chapeau de Napoléon Premier, on remarque que la montée est très abrupte au milieu de la hauteur. Le mont Chapeau est pareil. Le sentier a beau monter par une série de lacets qui rendent la dénivellation plus douce, ce n'est pas si facile. Et Lisandru Colonna doit faire des pauses de plus en plus fréquentes et de plus en plus longues. Il s'essuie chaque fois le visage avec son grand mouchoir à carreaux. Il s'évente le visage avec son chapeau. Les jeunes commencent à s'inquiéter.

— On peut redescendre, propose plusieurs fois Vanessa.

— Pas question, proteste Lisandru.

Chaque fois, il se relève aussitôt.

Sauf que, à sa dixième pause, il ne se remet pas en marche immédiatement. Il a vraiment l'air à bout de souffle, le visage en sueur, malgré les larges rebords de son chapeau qui le protègent du soleil qui perce parfois à travers le feuillage.

— Donne-moi ton sac, je vais le porter, offre Napoléon pour la dixième fois.

Le plus inquiétant de tout, c'est que son grand-père ne refuse pas, cette fois-ci.

Quelques minutes plus tard, ils se remettent en marche. Vanessa passe devant et fait exprès de marcher plus lentement. Napoléon reste derrière. Pas seulement pour surveiller son grand-père, mais aussi parce que ce n'est pas si facile de porter deux sacs à dos quand on n'a qu'un dos. Il essaye de porter le deuxième sac dans une main, mais il risque de s'arracher le bras. À la pause suivante, il le met sur son ventre, avec les courroies croisées dans son dos.

— Je peux le prendre, si tu veux ? offre Vanessa.

— Non, non, ça va très bien comme ça.

Ce n'est pas lui qui va laisser une fille porter deux sacs. Il est prêt à mourir plu-



tôt que d'en arriver là. Avec un peu de chance, cela ne se produira pas.

Justement, la pente commence à se faire de moins en moins raide. Et ils arrivent dans une clairière avec vue sur la plaine, qu'ils ne voient plus depuis longtemps, car ils montent au milieu des arbres. C'est sûrement le plateau qu'ils ont vu d'en bas. Il y a une grande ouverture au milieu des arbres. On peut voir un village à gauche, et la ville, plus loin, vers la droite. Il y a quelques bûches par terre pour s'asseoir. Et un cercle de gros cailloux avec des bouts de bois à moitié brûlés. De plus, le sol est à peu près plat sur plusieurs mètres, pour la première fois depuis le début de leur ascension.

— C'est ici qu'on va établir notre camp de base numéro un, décrète Lisandru.

Personne ne le contredit, parce que ses compagnons venaient eux aussi d'y penser, mais sans songer qu'il pourrait y avoir plus qu'un camp de base.

— De toute façon, le sommet sera encore là demain.

— Et après-demain, ajoute Vanessa en rigolant.

— J'allais le dire, confirme sérieusement le vieil homme.

# 9



## Le cognac de Napoléon

**L**isandru Colonna a proposé qu'on inaugure le camp de base numéro un en faisant une sieste. Mais il a d'abord ouvert un petit flacon métallique rempli de cognac (prétendument de la marque préférée de l'empereur Napoléon). Il avait pourtant promis de ne l'utiliser qu'en cas d'urgence.

— Le cognac, c'est excellent pour apaiser la douleur, avait-il expliqué en mettant le flacon plat dans son sac avec la nourriture. Si l'un de nous se foule une cheville, il sera bien content que je l'aie apporté.

Maintenant, il affirme qu'il a mal au dos et que le cognac va l'aider à détendre ses muscles mis à mal par le sac à dos

(même si c'est son petit-fils qui l'a porté, la moitié du temps).

— En plus, ça fera ça de moins à porter jusqu'au sommet, demain matin.

Vanessa lance à Napoléon un autre clin d'œil.

Napoléon n'est pas sûr de trouver ça drôle. Il sait que son grand-père aime le vin et qu'il en boit tous les jours, malgré la campagne de télévision qui conseille de prendre congé d'alcool deux jours par semaine. Et il en boit parfois un peu plus, s'il y a quelque chose à célébrer, que ce soit l'anniversaire d'un de ses cousins dont il n'avait jamais parlé, ou une victoire de l'équipe de France au Mondial de football. Il est Corse et déteste la France de la même manière que certains Québécois n'aiment pas trop le Canada. Mais quand l'équipe de France gagne à n'importe quel sport, que ce soit le rugby ou le handball, il est le premier à fêter ça – souvent alors que le match n'est pas encore terminé. Parfois, juste avant que la France subisse la défaite.

Évidemment, il n'était pas question de mettre une bouteille de vin dans son sac à dos. Mais le cognac est beaucoup plus fort, et une flasque en métal est facile à emporter.

Pendant que Lisandru savoure son cognac, les jeunes montent sa tente. Il ne manque rien, sauf un marteau. Mais Napoléon réussit à planter les piquets en tapant dessus avec une pierre.

Le grand-père peut alors se coucher, tandis que les jeunes explorent les environs du campement.

Ils retrouvent le ruisseau à quelques pas de là. Ils y remplissent leurs bouteilles, vidées aux trois quarts pendant l'ascension.

— L'eau pourrait être empoisonnée, soupçonne Napoléon.

— Pas ici, réplique Vanessa. Il n'y a pas de maison, pas de ferme, rien au-dessus de nous pour polluer l'eau.

— Oui, mais il pourrait y avoir un cadavre de raton laveur qui pourrit en amont, fait remarquer Napoléon qui a lu ça dans un livre sur la survie en forêt, qu'il a emprunté dès qu'il a été question de leur expédition.

— Dans ce cas, je vais en prendre la première pour voir si ça me rend malade, décide Vanessa. Pas besoin d'empoisonner tout le monde.

— Pas question, c'est moi.

Et Napoléon se dépêche d'avaler une

grande gorgée d'eau avant que Vanessa n'ait eu le temps d'en boire.

— Tu vois : je suis toujours vivant, dit-il cinq minutes plus tard.

Vanessa sourit, même si elle sait elle aussi que de l'eau empoisonnée ne tue pas nécessairement en cinq minutes. Mais elle est fière d'avoir un copain prêt à risquer sa vie pour elle.

Ils ramassent du bois, l'empilent à côté du cercle de feu de camp. C'est à leur tour, maintenant, de monter leurs tentes.

Ils commencent par celle de Vanessa. C'est plus facile de monter une tente – surtout une tente pour deux – quand on est deux.

Napoléon déballe ensuite la troisième tente. Et aussitôt il remarque qu'il manque quelque chose. Il y a une toile, mais il n'y a pas de mât, pas de cerceau, aucune espèce d'armature. Même pas de tendeurs ni de piquets. Il existe des tentes gonflables, mais celle-là n'en est pas une. Il regarde dans les sacs des deux autres tentes : ils sont vides.

Il secoue encore le sac de sa tente : rien ne tombe.

— Il y a un problème ? demande son grand-père en sortant à quatre pattes de sa tente à lui.

— Il manque l'armature pour la tente de Napoléon, répond Vanessa.

— Pas grave : on va lui en faire une avec des bouts de bois.

Effectivement, ce ne serait pas grave si on pouvait couper du bois avec un couteau. Mais où est passé le couteau suisse que Lisandru a acheté exprès pour l'expédition ? Dans ses douze lames de toutes les sortes, il y a une petite scie.

On renverse par terre le sac à dos du grand-père. Il y a la nourriture, les couverts, le mystérieux objet toujours enveloppé dans sa serviette. Mais pas le moindre canif suisse ni aucune autre espèce de couteau. Ils n'ont que le couteau pas du tout coupant apporté par Vanessa pour tartiner le beurre d'arachide.

— Il doit être avec l'armature de la tente de Napoléon, ironise Vanessa.

— Ce n'est pas grave, je vais me débrouiller, décide Napoléon pour éviter que son grand-père ne se sente coupable.

Il entreprend de casser des branches d'arbre. Ce qui n'est pas facile avec du bois vert. Et aucune des trois branches qu'il a cassées n'a la bonne longueur ni la rigidité nécessaire.

— Arrête, avant de massacrer la forêt, conseille Vanessa quand la troisième branche ploie sous le poids de la tente.



— De toute façon, ça m'étonnerait qu'il pleuve, conclut Napoléon en regardant le ciel bleu.

Il se souvient des prévisions de la météo. Mais la météo n'a rien d'une science exacte.

— Ils annoncent de la pluie, ça veut toujours dire qu'il va faire beau, confirme son grand-père.

Pendant que Napoléon va faire pipi derrière les buissons, Lisandru Colonna fait une découverte stupéfiante : sa

flasque de cognac est vide. Il dévisse le bouchon pour s'en assurer. Une seule misérable gouttelette accepte de tomber. Il la rattrape du bout du doigt et la porte à sa bouche.

Il s'adresse à Vanessa :

— C'est toi qui as bu mon cognac ?

— Non.

— Tu es sûre ? Dans ce cas-là, ça ne peut être que Napoléon.

— Mais non. C'est vous qui l'avez bu tout à l'heure, avant votre sieste.

— Impossible. J'en ai pris une ou deux gorgées, mais si j'avais tout bu, je m'en souviendrais.

Il secoue la tête, désespéré autant par la perte de son cognac que par une horrible constatation :

— Mon petit-fils est alcoolique !

Justement, voilà Napoléon qui revient. Et il a le malheur de trébucher sur une racine, comme un ivrogne, ce qui conforte son grand-père dans sa conclusion.

Tandis que Lisandru va faire pipi à son tour, Vanessa s'approche de Napoléon et lui glisse à l'oreille :

— Je pense que ton grand-père est Alzheimer.

— Al quoi ?

— Alzheimer. Beaucoup de vieux ont  
ça. Ils perdent la mémoire.

# 10



## **Vaut-il mieux tout oublier ou ne rien entendre ?**

**V**anessa s'occupe du repas du soir. Elle fait des sandwiches à la sardine. Des sardines en conserve – heureusement la boîte s'ouvre avec un anneau et n'a pas besoin de l'ouvre-boîtes qui, comme la scie, fait partie du canif suisse. On partage ensuite un fromage, et des fruits séchés pour le dessert.

Le soleil s'est couché. Le feu de camp est allumé. On chante quelques chansons. Lisandru se lance dans ses histoires de randonnées en Corse, quand il était jeune. À l'en croire, il a traversé la Corse du nord au sud en un temps record.

— Le sentier s'appelle le GR20. GR, c'est pour grande randonnée. C'est le sentier le plus difficile d'Europe, tout le monde vous le dira. Normalement, on met quinze jours. Mais moi, je l'ai fait en sept jours seulement. Deux étapes par jour. Un record. Mais peut-être que quelqu'un l'a fait plus vite, depuis. Les records sont faits pour être brisés.

Et il se met à réciter le nom de toutes les étapes :

— De Calenzana au refuge de l'Ortu di u Piobbu, normalement, on met six heures et demie. Moi, ça m'a pris moins de quatre heures. Alors j'ai enchaîné tout de suite en continuant jusqu'à Carozzu. Quatre



heures et demie. Mais j'étais un peu fatigué, alors j'ai passé la nuit au refuge, avant de repartir pour Ascu Stagnu...

Il continue comme ça à raconter sa randonnée. Vanessa commence à croire que Lisandru est un sacré vantard. En tout cas, il exagère. Mais Napoléon est rassuré par tous ces détails. Et il profite d'un moment où son grand-père retourne se cacher derrière les buissons, pour dire à Vanessa :

— En tout cas, il n'a pas perdu la mémoire.

— Les Alzheimer se souviennent de ce qu'il leur est arrivé il y a longtemps, explique Vanessa dont la grand-mère paternelle souffre de cette maladie. C'est surtout pour ce qui leur est arrivé récemment, qu'ils oublient presque tout.

Il revient à l'esprit de Napoléon quelques exemples qui semblent prouver que son grand-père est bel et bien atteint de la maladie d'Alzheimer.

Par exemple, avant de sortir, il passe souvent de longues minutes à chercher ses lunettes alors qu'il les a au bout de son nez.

D'ailleurs, cette maladie d'Alzheimer expliquerait un autre phénomène : la sur-

dité de son grand-père. On doit souvent répéter ce qu'on lui a dit il y a cinq minutes. Il n'est pas sourd du tout : il perd la mémoire.

Napoléon s'efforce de prendre ça pour une bonne nouvelle. Mais il n'en est pas sûr.

Qu'est-ce qui est mieux : perdre l'ouïe ou la mémoire ? Difficile à dire tant qu'on n'a pas expérimenté les deux. Le pire, ce serait de devenir si vieux qu'il en oublie qu'il a perdu l'ouïe.

Et Napoléon conclut, très philosophiquement, qu'il le saura bien assez vite, même si ça risque de prendre quelques décennies.

# 11



## Un chaperon qui prend son rôle au sérieux

— Il serait temps d'aller dormir, si on veut être en forme pour s'attaquer au sommet demain matin, décide Lisandru Colonna en se dirigeant vers sa tente.

Les jeunes éteignent les braises consciencieusement avec l'eau du ruisseau, dont ils ont de nouveau rempli leurs bouteilles. Pas question de risquer un feu de forêt.

— Tu peux coucher dans ma tente, si tu veux, offre Vanessa à Napoléon. Ça va être serré, mais il y a de la place pour deux.

Il n'y avait pas pensé et ne demanderait pas mieux que de coucher avec

Vanessa, même si là encore c'est une façon de parler. Ou plutôt, c'est le contraire de ce que les adultes veulent dire normalement par coucher avec quelqu'un, puisqu'il s'agit seulement de coucher ensemble dans la même tente, et non d'autre chose. Ils vont dormir habillés parce qu'ils n'ont pas de couvertures. Il ne se passera rien. Napoléon serait pourtant au comble du bonheur si, au milieu de la nuit, Vanessa mettait sa tête au creux de son épaule. Mais Vanessa a parlé trop fort. Avant que Napoléon ait le temps de répondre qu'il est d'accord, son grand-père, apparemment pas si sourd, proteste :

— Coucher ensemble ? Pas question ! Vous ne l'avez pas remarqué, mais je suis votre chaperon. Et un chaperon a la responsabilité de surveiller les jeunes qui lui sont confiés. Qu'est-ce que vos parents vont dire s'ils découvrent que je vous ai laissés passer la nuit dans la même tente ? Le pire, ce serait que d'autres garçons l'apprennent. Vanessa serait déshonorée. En Corse, c'est comme ça : un homme ne veut plus jamais d'une fille qui a couché avec un garçon avant d'être mariée avec lui.

Pour ça aussi, Napoléon ne demanderait pas mieux, d'une certaine manière :

qu'aucun autre gars ne veuille de Vanessa comme blonde. Ça augmenterait ses chances, à lui. Mais il n'est pas question de la déshonorer, même s'il ne sait pas trop ce que ça veut dire. Il a seulement vu à la télévision des histoires d'horreur de parents qui disaient que leur fille avait déshonoré la famille. C'étaient des gens nés à l'étranger. Mais on ne sait jamais : les gars et les filles d'ici peuvent aussi être très méchants quand ils se mettent à raconter des ragots sur les jeunes de leur âge. Surtout quand ils envoient ça sur Facebook.

Il se dirigeait vers la tente de Vanessa. Il fait demi-tour et rentre tant bien que mal dans la sienne. Elle est toujours étalée par terre, parfaitement plate. Il réussit à y glisser les pieds d'abord, puis le reste de son corps. En rampant de son mieux sur le dos, il parvient à y entrer la tête, mais s'aperçoit aussitôt qu'il risque d'étouffer. Il la ressort donc et il n'y a plus que sa tête qui dépasse, à partir du cou.

Au-dessus, entre les branches des arbres, il voit quelques étoiles.

— Bonne nuit, Vanessa. Bonne nuit, Papy.

— Bonne nuit, lui répondent les autres en chœur.

Presque au même moment, un nuage noir s'avance et fait disparaître les étoiles, déjà trop rares au goût de Napoléon. « Est-ce que je peux encore dire que je dors à la belle étoile ? » se demande-t-il. L'expression n'est peut-être valable que lorsque le ciel est étoilé.

Il a du mal à s'endormir. Pas de matelas, pas d'oreiller, pas de draps, pas de couverture. Il n'a pas l'habitude. Mais les autres – sauf pour le fait qu'ils ont une tente au-dessus d'eux et non collée sur leur corps, comme lui – sont dans le même cas et ne s'en plaignent pas. Il n'ose donc



pas se plaindre même s'il en aurait envie.

Voilà que son grand-père se met à ronfler comme quand il est dans son lit. Mais à la maison, il y a de vrais murs pour amortir le son entre les chambres. Napoléon entend à peine le ronflement, en tendant l'oreille (étonnamment, on peut faire ça sans bouger une seule oreille). En camping, les toiles de tente sont nulles pour l'insonorisation. On dirait même qu'elles amplifient le son. Quand il sera grand, Napoléon inventera un tissu insonorisant. Il fera fortune et Vanessa sera fière de lui. Ses parents aussi.

En attendant, Napoléon profite de cette insomnie pour réfléchir. Sa mère lui a pourtant dit qu'il vaut mieux s'efforcer de ne penser à rien quand on n'arrive pas à dormir. C'est un cercle vicieux : l'insomnie, c'est une bonne occasion de réfléchir, mais si on réfléchit, on risque de ne pas dormir de la nuit.

À quoi pourrait-il penser ? À l'Alzheimer de son grand-père, bien entendu. Il avait oublié le nom de la maladie. Mais il se rappelle maintenant avoir vu des reportages à la télévision, sans songer que son grand-père pourrait en souffrir un jour. Des personnes âgées sortent de

chez elles et ne se souviennent plus de l'endroit où elles habitent. Elles négligent de prendre leurs médicaments. Elles ne reconnaissent plus leurs enfants et à plus forte raison leurs petits-enfants. Elles ont besoin d'aide tout le temps. Et beaucoup de gens placent leurs parents Alzheimer dans des institutions où ils sont plus ou moins bien traités.

Cela n'arrivera pas à Lisandru Colonna. Quand Napoléon sera grand et gagnera sa vie, il prendra soin de lui si ses parents n'en ont pas les moyens. Vanessa voudra-t-elle toujours être avec lui, s'il doit s'occuper de son grand-père ? C'est possible qu'elle préfère le quitter. Mais elle est généreuse, et il se pourrait bien qu'elle ne demande pas mieux que de rester avec Napoléon et son grand-père.

# 12



## **Moins on dort, plus la nuit est longue**

**M**algré l'absence de matelas, de drap, de couverture et d'oreiller, Napoléon finit par s'endormir. Et il fait un drôle de rêve. Ce rêve deviendra bientôt un cauchemar, mais il n'en sait rien au début, comme c'est presque toujours le cas avec les cauchemars. C'est à propos de son grand-père, qui était plombier avant de prendre sa retraite. Il a promis à Gaby, sa fille et la mère de Napoléon, de changer la pomme de douche dans la salle de bains. Mais son Alzheimer a dû lui jouer un mauvais tour, parce qu'il installe la pomme de douche au-dessus du

lit de Napoléon, sans se demander s'il y a quelqu'un dans le lit. Et il décide d'en faire l'essai.

Ce ne serait pas grave si personne n'était couché là. Mais Napoléon y est endormi. Et ne voilà-t-il pas qu'il reçoit en plein visage un jet de douche. Même pas chaude ni même tiède.

Napoléon se réveille. Et il s'aperçoit qu'il n'est pas dans son lit, sous une



pomme de douche, mais sous une tente sans armature. Il n'a que la tête qui dépasse. Et il pleut à boire debout (autre expression bizarre, se dit-il, quand on est couché et qu'on n'a pas soif). C'est encore pire que le cauchemar qu'il vient d'imaginer, puisqu'il lui suffirait de fermer la douche. Mais il n'existe pas de manette pour fermer la pluie.

« Ce n'est rien, songe-t-il pour se raser. Je n'ai qu'à garder la bouche fermée. Comme ça, je ne risque pas de me noyer. »

Mais l'orage persiste. Après quelques minutes, la pluie pénètre à travers la toile et Napoléon se retrouve mouillé de la tête aux pieds. Vanessa lui a dit qu'il faut éviter de toucher à une toile de tente parce que ça permet à l'eau de la traverser. Mais tout son corps touche à la toile et elle est bientôt entièrement trempée. Napoléon aussi.

— Tu peux venir dans ma tente, offre la voix de Vanessa, quelque part dans le noir.

Elle n'a pas parlé fort, pour éviter de réveiller le grand-père. Et Napoléon est bien tenté d'accepter. Mais son papy ne ronfle plus. S'il est réveillé, il intervien-

dra dès que Napoléon aura le malheur de sortir de sa tente pour se diriger vers celle de Vanessa.

— Non, pas de problème, je ne suis presque pas mouillé, chuchote-t-il à son tour.

Vanessa va sûrement insister. Il n'est pas possible qu'elle laisse un garçon qu'elle aime au moins un peu se faire tremper toute la nuit dans l'eau froide d'un orage.

Mais elle n'insiste pas. Elle ne doit pas l'aimer tant que ça.

Le comble : quelques minutes plus tard, Napoléon l'entend ronfler, elle aussi, tout doucement. Ça le console presque de savoir qu'il est le seul à souffrir de l'orage.

Bientôt, son grand-père se joint à Vanessa. Et ils ronflent dans un duo qui n'est pas sans rappeler à Napoléon les chants polyphoniques corses du disque préféré de sa mère.

Et il en conclut que cette nuit-là sera la plus longue de sa vie, quand bien même il vivrait deux fois plus vieux que son grand-père.

# 13



## Dans la coulée de la mort

**L**a nuit a été encore plus longue que prévu. Mais l'aube se lève enfin. Et la journée commence bien : il fait un soleil resplendissant.

Napoléon se glisse hors de sa tente, qui n'est plus qu'une espèce de grand ballon dégonflé au milieu d'une flaque de boue.

Il a faim, mais le déjeuner est dans la tente de son grand-père. Pas question de le réveiller.

D'autant plus qu'il a pris une décision au cours de la nuit. Était-il trois heures du matin ? Ou cinq ? Peu importe. Napoléon a bien réfléchi et a résolu qu'il escaladerait seul le sommet du mont Chapeau.

Son grand-père est trop vieux pour une pareille escalade. Il pourrait avoir une crise cardiaque. Ou, comme il souffre d'Alzheimer, il pourrait perdre son chemin et s'égarer dans les bois.

Pas question non plus d'amener Vanessa. Il faut quelqu'un pour veiller sur son grand-père.

Il va donc y aller seul, en emportant son sac à dos avec l'objet enveloppé dans la serviette.

Il serait bien tenté de regarder ce que c'est, en dépit de sa promesse de ne le découvrir qu'une fois rendu au sommet. Mais une promesse est une promesse. Même quand on l'a faite à quelqu'un qui a trois chances sur quatre de l'avoir oubliée.

Napoléon place sur son dos le sac qu'il avait gardé sous sa tente et qui dégouline d'eau froide. Il se met en marche, en grelotant pendant les premières minutes. Mais quelques percées de soleil au travers des arbres et sans doute aussi l'effort de la montée commencent à assécher ses vêtements. Il se sent de moins en moins gelé. Et de plus en plus réchauffé.

Plus il s'approche du sommet, plus les arbres sont rares. Mais il y a tout à coup

une fourche dans le sentier. À gauche, un sentier semble descendre au milieu d'un bouquet de pins. À droite, un autre sentier monte vers le sommet sur un terrain rocheux.

Napoléon fait une pause pour réfléchir et s'assoit sur une grosse pierre. Le soleil est tout à fait sorti et ses vêtements sont presque totalement secs. Même ses chaussures ont cessé de faire « flouche-flouche » à chaque pas. Bientôt, il fera trop chaud.

Pas question de prendre le sentier de gauche et de redescendre vers la plaine. Pas question non plus de revenir au camp de base avant d'avoir vaincu la montagne. Son grand-père ne lui pardonnerait jamais d'abandonner si près du but. Et Vanessa n'aurait aucune envie de devenir la blonde d'un gars qui n'est même pas capable d'atteindre un petit sommet de 323 mètres au-dessus du niveau de la mer.

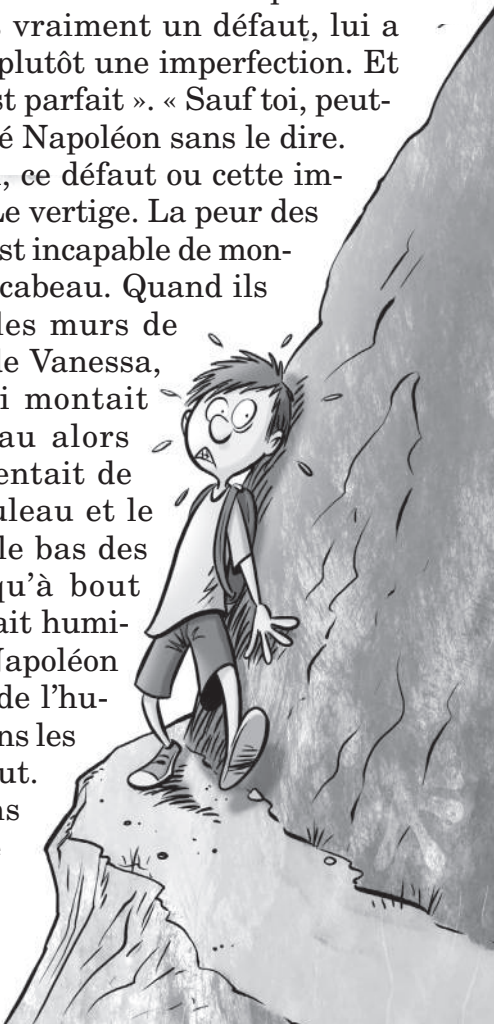
Napoléon se relève, prend le sentier de droite et sort de la couverture des arbres. Il marche maintenant sur de grandes roches plates. Ça va très bien. Il s'arrête pour admirer le paysage. Du haut d'un immense rocher, il voit loin

dans la plaine. Il aurait dû apporter des jumelles, parce que ça pourrait lui permettre de distinguer sa maison. Mieux encore : un télescope. Peut-être apercevrait-il son grand-père qui se berce sur le balcon en prenant son café. « Mais non, je suis idiot », songe aussitôt Napoléon en se souvenant que son grand-père est lui aussi sur la montagne, loin de son balcon et de son café matinal. Et il se demande s'il ne souffrirait pas, lui aussi, d'un début d'Alzheimer. C'est peut-être le genre de maladie qu'on se transmet de père en fille et de fille en fils. Une maladie générique ? Non : génétique.

Il se remet en marche. Devant, il y a une corniche étroite. Très étroite, même. Avec un précipice à droite. Il continue de s'avancer. Le précipice n'a rien de terrifiant. Il n'est pas totalement à pic. Et il aboutit à dix ou quinze mètres plus bas, au milieu des arbres. De quoi se casser une jambe, pas se tuer, à moins de faire exprès pour tomber sur la tête. C'est sans doute cette corniche qu'on appelle le couloir de la mort. Et c'est peut-être là que les cégépiens se sont blessés, le mois dernier. Ce n'est pas mortel. D'autant plus que c'est l'été et qu'une jambe cassée ne

lui fera pas manquer l'école. Quoiqu'une jambe cassée est plus désagréable pendant les vacances que pendant l'année scolaire. Mais Napoléon essaie de se convaincre du contraire. Parce qu'il a un défaut. « Pas vraiment un défaut, lui a dit Vanessa, plutôt une imperfection. Et personne n'est parfait ». « Sauf toi, peut-être », a songé Napoléon sans le dire.

C'est quoi, ce défaut ou cette imperfection ? Le vertige. La peur des hauteurs. Il est incapable de monter sur un escabeau. Quand ils ont repeint les murs de la chambre de Vanessa, c'est elle qui montait sur l'escabeau alors qu'il se contentait de passer le rouleau et le pinceau sur le bas des murs – jusqu'à bout de bras. C'était humiliant. Mais Napoléon a l'habitude de l'humiliation. Dans les sports, surtout. Il court moins vite, saute moins haut,



lance moins loin que sa future blonde ! Heureusement, elle fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Mais ce n'est pas moins humiliant, parce que Napoléon le sait, lui. Il a beau se dire que ce n'est pas de sa faute, s'il s'appelle Ratté, ça ne change rien au fait que ce nom lui convient trop bien.

Il s'avance encore un peu, fait quelques pas sur la corniche en s'efforçant de regarder devant lui. Ce n'est pas terrifiant tant qu'il n'a pas le malheur de jeter un coup d'œil à sa droite, vers le bas. Horreur ! Il se met à trembloter, pose une main sur ses yeux. Il a l'impression que s'il garde les yeux ouverts, il sera attiré vers l'abîme. Il a la chair de poule et ne se pose même pas de question sur cette expression qui a perdu de son actualité depuis qu'on ne mange que des poulets et des dindons.

Le pire, c'est que le sentier est couvert de cailloux ronds qui glissent sous les pieds. Deux fois, il tombe et recule de quelques pas, heureusement pas jusqu'au précipice. Impossible de continuer, les yeux fermés.

Napoléon n'a pas le choix : il doit garder les yeux ouverts. Il fait demi-tour

pour rentrer au camp de base. Il prétendra qu'il n'y a aucun moyen de passer, parce que l'orage a fait tomber un gros rocher qui barre le sentier. Ce serait trop dangereux de le contourner. On n'a plus qu'à retourner à la maison.

Mais il connaît son grand-père, qui est plutôt vantard. Il va insister pour qu'ils racontent à tout le monde qu'ils se sont vraiment rendus au sommet du mont Chapeau. Vanessa va refuser ce mensonge et il risque d'y avoir une longue discussion entre eux deux. Et Napoléon sera appelé à trancher. À qui va-t-il donner raison ? À son menteur de grand-père ou à sa future blonde toujours franche, mais qui ne fait pas encore officiellement partie de sa parenté ? Difficile à dire.

Par contre, il connaît bien Vanessa et il y a une chose très facile à prévoir : elle ne voudra pas renoncer à l'escalade. Son grand-père, non plus. Il est encore plus obstiné qu'elle.

Napoléon les suivrait, mais s'arrêterait juste avant la corniche et se contenterait de regarder les autres continuer. Attachés les deux ensemble avec la corde. Quelle horreur, s'ils tombent ! Il s'imagine regarder du haut de la corniche les deux

corps désarticulés par une chute dans le précipice. Il n'y a pas à se demander quel décès lui ferait le plus de peine : les deux ! Sa vie serait gâchée à tout jamais par la perte de son grand-père et de sa blonde, causée par sa propre lâcheté.

Juste avant d'être de retour à la fourche du sentier, Napoléon change encore d'avis : il faut absolument qu'il se rende au sommet. La vie de Lisandru et de Vanessa en dépend. Sa vie à lui aussi, mais pas de la même manière.

Il refait demi-tour, retourne sur le passage caillouteux. Le voilà déterminé à s'attaquer à la corniche assassine. Tant pis s'il risque de mourir. Au moins, il sera mort en héros au lieu de survivre en lâche. L'empereur Napoléon serait fier de son homonyme, même s'il s'est rendu aux Anglais après la bataille de Waterloo et a fini sa vie comme prisonnier dans l'île Sainte-Hélène (pas celle à côté de Montréal, mais une autre, quelque part dans le sud de l'Atlantique).

Un instant, il est tenté de laisser derrière lui le sac à dos lourdement lesté d'il ne sait quel objet.

Mais s'il ne l'apporte pas jusqu'en haut, son grand-père, avec sa tête de

mule, va tenir à y aller lui-même. Ou Vanessa va insister pour monter à sa place. Et Napoléon ne pourra pas la laisser y aller seule. Il devra y retourner et affronter la corniche une deuxième fois. Ou plutôt une troisième ou quatrième fois, puisqu'il faut faire l'aller-retour chaque fois. Quatre fois la corniche ? Plutôt mourir, songe Napoléon. Et il décide que mieux vaut mourir dès la première fois.

Il s'avance bravement, les yeux ouverts. Il évite de regarder en bas. Mais les yeux sont ainsi faits que même quand on regarde en avant, on voit aussi un peu sur les côtés. Et quand on regarde vers le haut, on voit aussi un peu vers le bas.

Napoléon fait donc ce matin la plus grande démonstration de courage de toute sa vie, quand bien même il vivrait cent ans. Il est seulement dommage qu'il n'y ait aucun témoin. Mais les héros les plus authentiques ne sont-ils pas ceux qui accomplissent leurs exploits loin des yeux de la foule ?

Après la corniche, le sentier est moins périlleux. Il s'éloigne du précipice et serpente au milieu de buissons et d'arbustes. Par contre, la montée est rude et

Napoléon doit s'arrêter souvent pour reprendre son souffle.

Et voilà qu'un nouveau problème surgit...

# 14



## L'appétit ne vient pas qu'en mangeant

**C**e nouveau problème, c'est la faim ! Napoléon n'a rien mangé ce matin, alors qu'il prend toujours un déjeuner copieux. Ses parents insistent : c'est le repas le plus important de la journée, et il ne saurait étudier correctement s'il a le ventre creux.

Eh bien, c'est encore pire quand on escalade une montagne sans rien dans l'estomac ! Napoléon sent tout à coup qu'il n'a plus d'énergie. Ses bras et ses jambes sont mous. Son ventre crie famine. Façon de parler, bien sûr, puisqu'un ventre n'a pas de cordes vocales. Mais il fait des bruits

qui ressemblent à « togne-gnognogne-gnognogne ! »

Et Napoléon se souvient d'une citation de l'autre Napoléon, l'empereur, qu'il a lue dans un livre : « Une armée marche sur son estomac ». Il avait bien raison, pour une fois. Et c'est encore plus vrai des alpinistes, surtout en montant et moins en descendant.

Napoléon regrette de ne pas être allé fouiller dans le sac de son grand-père. Pour déjeuner, ils ont apporté des biscottes et du beurre d'arachide. Mais pour y avoir accès, il aurait fallu entrer dans sa tente et chercher dans ses affaires. Ce qui aurait risqué de les réveiller, lui ou Vanessa, et de mettre en péril l'ascension solo.

Il s'arrête au milieu du sentier. Il regarde autour de lui, à la recherche de n'importe quoi pour apaiser sa faim. Des cailloux ? De la terre ? Difficile à avaler et probablement pas très nourrissant. En dessous des pierres, il y a souvent des vers de terre, pleins de protéines. Plutôt mourir de faim ! À gauche, il y a des buissons avec des fruits verts. Napoléon ne sait pas ce que c'est. Des bleuets, peut-être, encore à l'état de *vertets* si c'est comme ça qu'on



appelle les bleuets pas mûrs ? Il en cueille un. C'est dur à s'en casser des dents.

Ah, des champignons, un peu plus loin, sous des sapins ! Il y en a de plusieurs espèces. Des jaunes, des blancs, des beiges, un rouge. En boule ou en forme de fleur ou de trompette. Probablement de cinq ou six espèces différentes.

Sur le nombre, il y a sûrement une espèce comestible, qu'il pourrait manger sans risquer de s'empoisonner. Mais, selon le même raisonnement, il y en a sûrement une qui le tuerait dans des douleurs atroces.

Le pire, c'est qu'à Noël son grand-père lui a donné un livre sur les champignons du Québec, avec des pictogrammes indi-

quant lesquels sont comestibles et lesquels sont vénéneux. Napoléon l'a mis sur son rayon de bibliothèque, dans sa chambre, et l'a oublié là parce qu'on ne part pas à la chasse aux champignons en plein hiver ni même au début de l'été. C'est maintenant qu'il lui serait utile. Mais quand on part en expédition, on n'apporte pas une partie de sa bibliothèque.

Vaut-il mieux mourir de faim ou mourir d'empoisonnement ? Mourir de faim prend probablement plus de temps, et c'est ce que choisit Napoléon parce qu'il n'est pas très pressé de mourir.

Il devrait malgré tout cueillir quelques champignons – un de chaque espèce. Et retourner tout de suite au camp de base pour les montrer à son grand-père, qui se vante d'être expert en identification des champignons. Mais peut-être que les champignons corses ne sont pas les mêmes que ceux du Québec. Et alors, s'ils mangent des champignons qui ne sont bons qu'en Corse, il n'est pas impossible qu'ils meurent tous les trois.

Après mûre réflexion, Napoléon décide de continuer vers le sommet. Il repart et constate que ses jambes sont encore capables de le porter. Et même d'avancer.

Il va plus lentement, en suivant les lacets du sentier qui continuent de monter, mais en pente douce, sans danger de chute.

Plusieurs fois, Napoléon est convaincu qu'il n'est plus qu'à quelques pas du sommet. Mais dès qu'il contourne le prochain lacet du sentier, il s'aperçoit que le sentier remonte de plus belle. Combien lui reste-t-il de virages pour arriver en haut ? Impossible à dire, parce qu'il y en a toujours un de plus.

« Et si je faisais demi-tour en laissant l'objet ici ? se demande-t-il enfin. Je n'aurai qu'à dire à Papy que je l'ai déposé au sommet. »

Ça ne sera pas facile de décrire le sommet s'il n'y est pas allé. Mais pas impossible, puisque Lisandru et Vanessa ne l'auront pas atteint, eux non plus.

Avec un peu d'imagination, Napoléon devrait être capable de faire une description, encore plus belle que la vraie, de la vue sur l'autre côté de la montagne. Bien sûr, ce serait mentir. Mais pas vraiment, parce que quand on décrit ce qu'on imagine plutôt que ce qu'on voit, c'est une autre espèce de vérité. Comme un écrivain qui crée un roman : il n'y a là-dedans

rien de vrai, mais c'est quand même vrai d'un bout à l'autre.

Le problème, c'est qu'il se pourrait que Vanessa ou son grand-père ou les deux insistent pour monter jusqu'au sommet, et ils verront bien que Napoléon leur a menti. Et puis, il y a ce damné objet que Napoléon ne peut pas décrire parce qu'il ne l'a pas vu, puisqu'il ne s'est pas rendu jusqu'au sommet. Et il a juré de ne pas le déballer avant d'y être.

La solution la plus simple consisterait à regarder l'objet assez longtemps pour pouvoir le décrire. Et ensuite le remballer et s'en débarrasser. Comment ? En le dissimulant dans des buissons ? Il vaudrait mieux l'enterrer. Mais ça prendrait une pelle. Il serait plus facile de le lancer en bas du précipice.

Mais on ne sait jamais : quelqu'un pourrait passer dessous et le recevoir sur la tête.

# 15



## Napoléon entend des voix !

**J**uste au moment où Napoléon se résout à ouvrir le paquet mystérieux, il entend des voix, lointaines. Il se retourne : son grand-père et Vanessa seraient-ils derrière lui, sur le point de le rejoindre ?

Ce ne serait pas si étonnant. Avec tous les demi-tours qu'a faits Napoléon, ils n'auraient pas eu à marcher si rapidement pour le rattraper.

Mais non : les voix viennent d'en avant, pas d'en arrière. De plus haut, pas de plus bas. Elles sont trop indistinctes pour qu'il comprenne ce qui se dit. Est-ce que ce

serait la faim ou la fatigue qui lui font entendre des voix alors qu'il n'y en a pas ?

Il y a au moins deux voix différentes. Deux cégépiens, peut-être ?

Pourquoi ne pas les appeler à l'aide ? Ces jeunes-là (peut-être un garçon et une fille, parce qu'il semble y avoir une voix de femme, plus aiguë, et une voix masculine, plus grave) seront contents de rendre service à un plus jeune. Par contre, ce serait humiliant de se faire aider alors qu'il est si près du but. Napoléon a l'habitude d'être humilié, mais l'humiliation est une chose à laquelle on ne s'habitue jamais tout à fait.

Il poursuit sa marche. Les voix se sont tues. Le sentier fait encore deux lacets. Il ne reste plus qu'un petit bout de sentier en pente très abrupte et Napoléon doit se mettre à quatre pattes pour agripper une racine et se hisser jusqu'en haut.

— Tiens, te voilà enfin. Ça fait presque une heure qu'on t'attend.

Avant même d'avoir relevé la tête, il reconnaît la voix de son grand-père et le rire de Vanessa.

Ils sont là, au sommet, tous les deux, assis sur un banc fait de rondins et destiné à admirer le paysage depuis le sommet du mont Chapeau.

Comment ont-ils fait ? Ils ont pris un hélicoptère, un ascenseur, un funiculaire ?

— Comment vous avez fait pour arriver si vite ?

— On a pris le sentier à gauche, à la fourche, répond Lisandru. Celui qui avait l'air de descendre, mais c'est celui qui se monte le plus facilement.

— Moi, j'ai pris à droite.

— C'est le plus dangereux, ajoute Vanessa. La coulée de la mort. On était inquiets. Surtout à cause de ton vertige.

Napoléon résiste à la tentation de révéler la terreur que lui a justement causée ce satané vertige. Il préfère faire comme s'il n'y avait rien là :

— Ce n'était pas si mal.

— As-tu faim ? On t'a gardé des biscottes et du beurre de cacahuète, offre le grand-père.

Si Napoléon veut du beurre d'arachide, que son grand-père s'obstine à appeler beurre de cacahuète malgré ce qui est écrit sur le pot ? Il a failli crever de faim.

— Oui, j'aimerais ça.

Il ne se précipite pas sur l'assiette que lui tend Vanessa. Mais il mange rapidement et ne refuse pas quand elle lui offre encore la dernière biscotte tartinée.

— Tu n'as pas perdu la statue, au moins ? demande son grand-père.

— La statue ?

— Celle qui est enveloppée dans la serviette.

Napoléon la sort aussitôt et son grand-père dévoile une statue, qu'il arbore fièrement. C'est un buste de Napoléon, avec son chapeau sur la tête. Le même chapeau que le mont Chapeau.

— C'est un bronze, annonce Lisandru.

Les jeunes savent ce qu'est un bronze. Ils ont vu dans un livre comment on fabrique une statue de bronze en coulant du métal dans un moule.

— Regardez : je l'ai fait graver par mon copain Jean-Louis, le bijoutier.

Les jeunes se rapprochent. Au pied du buste sont gravés les mots « En souvenir de la conquête du mont Chapeau par Lisandru Colonna, Napoléon Ratté et Vanessa Romanof. »

Ils s'abstiennent de faire remarquer que Romanof s'épelle plutôt Romanov même si ça se prononce Romanof. De toute façon, il est trop tard pour faire la correction.

— Je n'ai pas fait graver la date. On ne sait jamais, il aurait pu pleuvoir et on serait montés un autre jour.

Napoléon s'apprête à protester : il a plu bien plus que nécessaire et ça ne les a pas empêchés d'atteindre le sommet. Mais Vanessa lui fait un clin d'œil pour lui signifier que ce n'est pas la peine de se quereller pour si peu.

Il ne reste plus qu'à trouver un endroit où installer le buste. Lisandru a pensé à tout. Dans la serviette, il y a aussi un sachet de mélange de sable et de ciment. Il lui ajoute un peu d'eau et Napoléon forme avec ses mains un tout petit monticule sur lequel il ne reste plus qu'à placer le buste de l'empereur.

Lisandru choisit, sur un rocher plus haut que les autres, un endroit qui domine la vallée, avec la ville au loin.



— Comme ça, on pourra le voir de chez nous avec des jumelles.

« Plutôt un télescope superpuissant », songent Napoléon et Vanessa.

Ils attendent quelques minutes que le ciment durcisse avant d'entreprendre la descente. Lisandru regarde sa montre :

— Il est temps qu'on y aille, si on ne veut pas qu'ils nous attendent trop longtemps.

Napoléon s'apprête à dire qu'ils n'ont pas à se presser, parce que ses parents ne seront pas au rendez-vous, à cause de la lettre dans la boîte au drapeau rouge pas levé. Mais Lisandru est impatient et fait preuve d'une confiance exagérée en son ciment dont l'étiquette précisait qu'il est « à séchage rapide ».

— C'est parfaitement sec, regardez.

Pour le prouver, il donne un tape dans le dos du buste. Et celui-ci se détache de sa base trop fraîche et se met à rouler en direction du précipice.

— Rattrape-le, Napoléon ! crie Lisandru.

Et son petit-fils se précipite, se jette à plat ventre, passe à un cheveu de rattraper la statue. Mais le buste de l'empereur continue sa course et disparaît de sa vue.

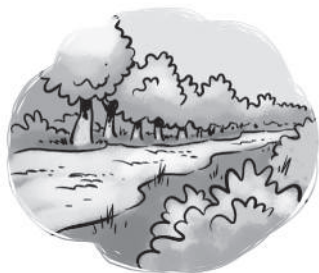
Napoléon a une nouvelle crise de vertige à la vue du précipice sous son nez.

— Ce n'est pas grave, on le retrouvera en descendant, décide Lisandru. Allons-y.

Napoléon se contente d'espérer, pour une fois, que son grand-père oubliera.



# 16



## Une surprise au pied de la montagne

Ils redescendent au camp de base en suivant le sentier par lequel Vanessa et Lisandru étaient montés au sommet. C'est un sentier en longs lacets, jamais abrupt, et sans précipice d'un côté ni de l'autre. Napoléon constate qu'il aurait mieux fait de monter par celui-là.

Arrivés au camp de base, ils démontent les tentes (sauf celle de Napoléon, qui n'avait jamais été montée), les roulent et ramassent leurs affaires.

Ils reprennent leur sac à dos et s'assurent de ne rien laisser derrière eux.

— Ce qu'on apporte, on le rapporte, dé-

crète le grand-père – inutilement, puisque les jeunes en avaient l'intention.

Il leur faut deux heures pour atteindre le pied de la montagne. Et Lisandru n'a pas mentionné une seule fois qu'il fallait chercher et récupérer le buste de l'empereur.

« L'Alzheimer, ça a parfois du bon », songe son petit-fils.

En traversant l'érablière, au pied de la montagne, Napoléon s'apprête à annoncer qu'il devra courir jusqu'à la maison, parce que ses parents ne les attendront pas. Il sait que Vanessa va insister pour faire cette course elle-même. Elle a un argument de taille : sur deux cents mètres, elle est la plus rapide de toute l'école.

À cela, Napoléon pourra répliquer qu'une vingtaine de kilomètres, ce n'est pas comme deux cents mètres. Ça prend de l'endurance plus que de la vitesse. Et puis, ce serait plus intéressant pour son grand-père d'attendre avec Vanessa. Il a l'occasion de parler avec son petit-fils tous les jours et ils ont épuisé tous les sujets de conversation. Mais la meilleure raison pour que ce soit Napoléon qui coure jusqu'à la maison est fort simple : c'est de sa faute à lui. S'il n'avait pas enlevé l'en-

veloppe qui était sur la table de la cuisine, ses parents seraient sûrement là pour venir les chercher à l'heure dite.

Nos trois explorateurs sortent de la forêt et Napoléon, qui marche devant, se tourne vers ses deux compagnons :

— Il faut que je vous dise une chose importante : j'ai enlevé l'enveloppe qui était sur la table et je l'ai mise dans la boîte aux lettres sans penser que le facteur ne passerait pas aujourd'hui et ne lèverait pas le petit drapeau rouge. Mais ce n'est pas grave : je vais courir jusqu'à la maison, pendant que vous m'attendrez ici.

Vanessa et Lisandru éclatent de rire. Napoléon se demande ce qu'il a pu dire de comique.

— Regarde, dit Vanessa en pointant du doigt derrière lui.

Napoléon se retourne. Que ne voit-il pas, à une centaine de mètres, là où le sentier rejoint le chemin ? La voiture de ses parents. Et ses parents, qui les attendent. Ils se mettent même à courir vers eux.

Gaby enlace son fils comme s'il était parti depuis un mois au sommet de l'Everest. Simon demande à son beau-père

si tout va bien. Et tout le monde est de bonne humeur, même Napoléon qui est à peine déçu de ne pas avoir l'occasion de démontrer qu'il est doué pour la course de fond.

— Ça s'est bien passé ? L'orage n'a pas été trop fort ? Vous vous êtes rendus jusqu'en haut ? demandent-ils.

Ils n'attendent pas les réponses parce qu'il est évident que ça s'est bien passé. Les randonneurs n'ont rien de cassé. L'orage ne les a pas trop embêtés, puisqu'ils sont à peine trempés par un peu de sueur. Et ils se sont rendus jusqu'en haut, puisqu'ils ont l'air tout à fait contents de leur aventure.

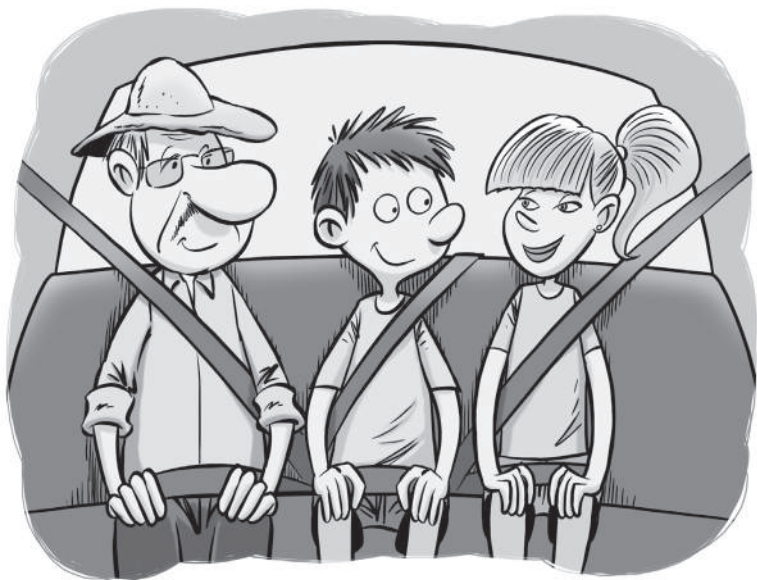
— Et l'empereur, vous avez placé sa statue au sommet ? demande encore Simon.

— Bien sûr, répond son beau-père. C'est pour ça qu'on y est allés.

Vanessa lance un sourire moqueur à Napoléon. Lisandru n'a pas menti. Ils ont bien placé la statue au sommet. Mais il ne semble pas avoir envie de révéler ce qui lui est arrivé par la suite.

À moins qu'il l'ait oublié ?

Dans la voiture, Napoléon prend la place centrale de la banquette arrière.



C'est sa place à lui lorsqu'ils sont là tous les trois – avec Lisandru à sa droite et Vanessa à sa gauche. Ça lui permet d'être à côté de Vanessa, et de lui laisser une place plus confortable que celle du milieu.

— J'avais peur que vous ne trouviez pas l'enveloppe, dit Napoléon.

— Quelle enveloppe ? demande Simon.

— Celle que j'ai mise dans la boîte aux lettres pour vous prévenir qu'on allait au mont Chapeau.

— Pas vu d'enveloppe.

Il y a un moment pendant lequel Napoléon se demande comment il se fait

que ses parents sont venus les chercher là, à ce moment-là, alors qu'ils ne savaient pas qu'ils y seraient.

Lisandru se sent obligé de donner une explication.

— Je le leur ai dit.

— Dit quoi ?

— Qu'on partait au mont Chapeau et qu'on serait de retour au pied de la montagne vers midi, aujourd'hui. J'ai aussi téléphoné au père de Vanessa pour éviter qu'il s'inquiète.

— Il serait venu avec nous, ajoute Simon, mais il est de garde, aujourd'hui.

Le père de Vanessa est pompier. C'est même le chef des pompiers, et il est normal qu'il ne soit pas là.

— Je n'ai pas mis de note dans l'enveloppe, ajoute Lisandru. Je me suis dit que tu trouverais notre expédition beaucoup plus excitante si tu croyais que tes parents n'étaient pas au courant.

C'est un peu vrai. Il n'empêche que Napoléon se sent trahi, tout à coup. Par son propre grand-père, qui a révélé leur projet secret, alors que lui s'est fait du mauvais sang depuis hier matin, même si son sang n'a probablement perdu aucune de ses qualités.

— Tu ne penses pas, ajoute le grand-père, que j'allais laisser ta mère, qui s'adonne à être aussi ma fille, risquer de se faire du souci parce qu'elle n'aurait pas su où était passé son fils ?

— Peut-être surtout son père, fait Simon en lançant dans le rétroviseur un clin d'œil destiné à Napoléon.





## Alcoolisme, surdité ou Alzheimer ?

Ils sont tous les cinq sur le balcon et attendent le père de Vanessa. Lisandru, Gaby et Simon boivent du vin pendant que les jeunes sont au jus d'orange avec beaucoup de glace.

— Il faut que je te parle, chuchote Napoléon à l'oreille de sa mère qui s'éloigne avec le plateau.

Ils rentrent dans la cuisine et il ferme la porte derrière eux.

— Maman, savais-tu que Papy est Alzheimer ?

Gaby le regarde avec étonnement. Napoléon se sent obligé d'expliquer :

— C'est une maladie. On oublie ce qui vient juste d'arriver, mais on n'oublie pas ce qui est arrivé il y a longtemps.

— Je sais ce que c'est. Mais non, ton grand-père perd seulement un peu la mémoire, comme beaucoup de gens de son âge. Surtout quand il a bu du vin. Ce n'est pas si terrible. Par exemple, tu sais ce qu'il nous a dit, tout à l'heure ? Que tu as bu sa flasque de cognac. Mais on a vérifié avec Vanessa : c'est bien lui qui l'a vidée. C'est le genre de chose qu'il oublie facilement.

Napoléon n'était pas au courant, pour le cognac. Par contre, ce matin, son grand-père n'avait rien bu avant d'arriver au sommet de la montagne.

— Il oublie aussi des choses même quand il n'a rien bu. Viens, je vais te montrer.

Il ramène sa mère sur le balcon.

— Papy, où est-ce qu'on a placé la statue ?

— Sur une pierre, au sommet de la montagne.

Napoléon s'apprête à préciser pour sa mère que la statue n'est pas au sommet

du mont Chapeau et que son grand-père a déjà oublié que la statue est tombée. Mais celui-ci ajoute, avant qu'il ait le temps d'ouvrir la bouche :

— Malheureusement, on l'a fait tomber. Le ciment d'aujourd'hui, c'est de la cochonnerie. J'aurais aimé qu'on essaie de retrouver le buste de l'empereur en redescendant, mais ça aurait été une perte de temps et les jeunes étaient fatigués. Peut-être que des gens vont le retrouver dans cent ou cinq cents ans et ils vont s'imaginer que la montagne s'appelait le mont Napoléon...

Il continue à raconter leurs aventures et mésaventures, tandis que son petit-fils pousse un soupir de soulagement : son grand-père ne souffre pas d'Alzheimer, en tout cas pas tout le temps. Et sa mère a raison : c'est peut-être le vin (ou le cognac), plus que la maladie, qui lui fait oublier des choses.

Gaby retourne dans la cuisine. Napoléon la suit encore et lui dit, dès que la porte est fermée :

— Il n'a peut-être pas d'Alzheimer, mais il est de plus en plus sourd.

— Lui ? Il est seulement sourd quand ça fait son affaire. Regarde...

Elle ouvre la porte du balcon et dit, à voix haute, à son père qui a le dos tourné :

— Papa, quand est-ce que tu vas refaire la plomberie de la salle de bains ?

Il n'y a pas de réponse. Elle chuchote à l'oreille de son fils :

— Maintenant, écoute bien ça...

Elle pose une autre question, en prenant bien soin de ne pas parler plus fort que pour la question précédente :

— Papa, je t'apporte un autre verre de rosé ?

— Oui, s'il te plaît, répond son père qui a toujours le dos tourné.

La démonstration est faite. Et voilà Napoléon presque rassuré. Son grand-père ne souffre pas de la maladie d'Alzheimer et il n'est sourd que quand il en a envie. Bien sûr, il a tendance à remettre au lendemain les travaux à faire à la maison. C'est compréhensible : il a été plombier pendant presque quarante ans et ça ne l'amuse plus beaucoup.

À bien y penser, Napoléon l'aime comme ça, son grand-père. D'autant plus que ce n'est pas à son âge qu'il va changer.

Il y a quand même un dernier problème dont il voudrait parler à sa mère. Il ferme encore la porte pour que son grand-père

n'entende rien, maintenant qu'il n'est plus aussi sourd qu'on pouvait le croire.

— Maman, tu sais ce que c'est, des lapalissades ?

Elle éclate de rire.

— Tu parles de ton grand-père ? Il en fait tout le temps. Tellement que ton père et moi, on appelle ça des colonnades. Il dit des choses évidentes, sur un ton de pince-sans-rire. Les gens pensent qu'il dit des platitudes. Ou des choses qui n'ont pas de bon sens. Par exemple, il peut dire qu'il va faire soleil toute la nuit. C'est son genre d'humour à lui tout seul. Mais il n'aime pas qu'on rie de ses blagues. Il trouve qu'il n'y a que les humoristes, à la télévision, pour rire quand ils se trouvent comiques. Si tu veux lui faire plaisir, fais toujours semblant qu'il parle sérieusement.

C'est ce que Napoléon a fait jusqu'à maintenant : il a pris son grand-père au sérieux pour la bonne raison qu'il avait toujours l'air de parler sérieusement.

Sa mère pose ses mains sur ses épaules et le regarde dans les yeux.

— Écoute, Nap', je comprends que tu t'inquiètes pour ton grand-père. Mais ne crains rien : ton père et moi, on va toujours veiller sur lui, quoi qu'il arrive.



Et voilà : Napoléon n'a plus aucun motif d'inquiétude. Suivi de sa mère, il retourne s'asseoir avec son grand-père, son père et celle dont il est de plus en plus convaincu qu'elle sera sa blonde dans un avenir pas très éloigné.



Lisandru Colonna aurait beau perdre totalement la mémoire et devenir sourd comme un pot (une autre drôle d'expression, comme si les pots avaient des oreilles), il aura toujours des gens pour veiller sur lui. À commencer par Napoléon

lui-même. Et il aura une retraite heureuse, remplie de colonnades plus ou moins drôles, même s'il se rend jusqu'à cent ans ou plus.

Napoléon songe tout à coup que ses parents à lui aussi auront des problèmes du même genre quand ils deviendront vieux. Mais ce ne sera pas bien grave, parce qu'ils pourront à leur tour compter sur leur enfant, devenu adulte.

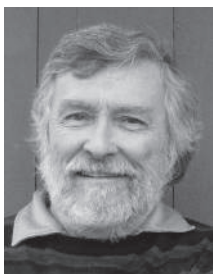
Et il serait parfaitement content, en ce bel après-midi d'été, si son père n'ajoutait pas :

— Dis donc, Nap', tu as oublié ton sac à dos dans le vestibule. À part ça, hier tu es parti sans faire ton lit, alors qu'on t'a dit cent fois de faire ta chambre tous les jours. Je sais bien que tu n'es pas alcoolique, mais tu deviens peut-être un peu sourd... ou Alzheimer ?

Cela fait rire tout le monde, Napoléon y compris, même s'il sait que c'est de lui qu'on rit.

*Montréal,  
d'avril à septembre 2013.*

## François Barcelo



François Barcelo est né en 1941 (ça fait longtemps, ça !). Mais il continue à écrire parce que ça l'amuse, et ça se voit. Il écrit des histoires horribles pour les adultes et des récits rigolos pour les plus jeunes. Il aime surtout inventer des personnages qui lui ressemblent, même s'ils ont parfois plusieurs décennies de différence d'âge. Son Napoléon Ratté est comme lui : pas sûr de lui, mais persévérant. À la fois *loser* et battant.

Ses livres pour la jeunesse lui ont valu plusieurs prix. Ce qui lui fait encore plus plaisir, c'est de voir que ses livres plaisent toujours aux jeunes.

Un jour, il a rencontré un garçon dans une école, à Sudbury, qui lui a demandé s'il était bien François Barcelo. Quand il a répondu oui, le jeune s'est exclamé « Wow ! ». C'est un de ses plus beaux souvenirs (pour l'auteur, pas pour le lecteur).



GARANT DES FORÊTS  
INTACTES

Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro  
100 % recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo  
et fait à partir d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer  
à Montmagny (Québec)  
sur les presses de Marquis Imprimeur  
en juillet 2014



MARQUIS



Collection

chat de gouttière

« — Mais je te promets une chose, ajoute Lisandru : je vais faire l'escalade du mont Chapeau dès cet été.

Napoléon doute que son grand-père soit capable de faire une pareille escalade. Peu de gens sont montés jusqu'en haut. Surtout, personne de cet âge. Il a entendu parler d'un passage particulièrement difficile, qu'on a surnommé « la coulée de la mort » même s'il ne s'y est jamais tué personne. C'est une montée abrupte remplie de cailloux qui ont tendance à débouler en vous entraînant avec eux vers un précipice. (...) »

*« Pour la première fois, Napoléon songe qu'il va peut-être mourir en même temps que son grand-père... »*

LES ILLUSTRATIONS SONT  
DE JEAN MORIN.



**SOULIÈRES  
ÉDITEUR**  
*soulieresediteur.com*

NAPOLÉON MONT CHAPEAU



9 782896 072668